

Lettre aux Communautés

LAC

Violence, quand tu nous tiens

La guerre ou l'Europe

Une fragilité d'écorchés vifs

« Je vous donne ma paix » Jean 14

Lettre aux Communautés

LAC

La *Lettre aux Communautés*, revue bimestrielle de la Communauté Mission de France, est un lieu d'échanges et de communication entre les équipes et tous ceux, laïcs, prêtres, diacres, religieux et religieuses, qui sont engagés dans la recherche missionnaire de l'Église, en France et en d'autres pays.

Elle porte une attention particulière aux diverses mutations qui, aujourd'hui, transforment les données de la vie des hommes et la carte du monde. Elle veut contribuer aux dialogues d'Église à Église en sorte que l'Évangile ne demeure pas sous le boisseau à l'heure de la rencontre des civilisations.

Les documents qu'elle publie sont d'origines diverses: témoignages personnels, travaux d'équipe ou de groupe, études théologiques, réflexions sur les événements... Toutes ces contributions procèdent d'une même volonté de confrontation loyale avec les situations et les courants de pensée qui interpellent notre foi.

Elles veulent être une participation active à l'effort qui mobilise aujourd'hui le peuple de Dieu pour comprendre, vivre et annoncer que la foi au Christ donne sens à l'avenir de l'homme. ■



Sommaire

- 8 | LA DIFFÉRENCE :
UNE SI FACILE APOLOGIE
Laurent Lemoine
- 15 | FACE À LA RÉSURGENCE
DE VIOLENCES,
« COMMENT S'OPPOSER
SANS SE MASSACRER ? »
Patrick Viveret
- 23 | LA COLONISATION,
DOMINATION ET VIOLENCE
Benjamin Steck
- 31 | UKRAÏNE : METTRE FIN
À LA VIOLENCE À TOUT
PRIX SERAIT UNE ERREUR
Jacques Duplessy
- 37 | LA GUERRE OU L'EUROPE
Sébastien Maillard
- 41 | LA DISSUASION
NUCLÉAIRE, EN
PARLER OU NON ?
Patrick Hubert
- 46 | APPELÉ À CONSTRUIRE
UN MONDE DE PAIX
Claude Simon
- 47 | UNE FRAGILITÉ
D'ÉCORCHÉS VIFS
Hervé Rouxel
- 52 | UN SYNDICALISME OUVERT,
FORCE D'APAISEMENT
DANS L'ENTREPRISE
Jean-Philippe Landru
- 56 | APPRENDRE LA
TOLÉRANCE ET LE
RESPECT DES AUTRES
Yvette Bailly
- 62 | LA VIOLENCE QUI FAIT
FUIR ET LA GRÂCE
DE L'ACCUEIL
Yolande
- 65 | MÉDIATION EN ZONE
DE CONFLIT
Alexis Adam de Matharel
- 71 | FORMER À LA PAIX
EN TEMPS DE GUERRE ?
Cécile Dubernet
- 76 | TRAVAILLER À LA
RÉCONCILIATION
Rachel Lamy
- 80 | « JE VOUS LAISSE LA
PAIX, JE VOUS DONNE
MA PAIX » (JEAN 14, 27)
Olivier Bourion
- 87 | UN LIVRE, UN AUTEUR
Homo numericus.
La « civilisation »
qui vient de Daniel Cohen
Bernard Michollet
- 91 | RÉSONANCES
Lettre de Simone Weil
à Georges Bernanos
Alain Le Négrate

Éditorial

Violence, quand tu nous tiens

Bénédicte du Chaffaut

« Violence, quand tu nous tiens », n'est-ce pas ce qui nous vient à l'esprit lorsque, rivés à l'actualité, nous avons l'impression d'être cernés par elle à tous niveaux dans notre vie d'humains : violence climatique avec ses tornades et ses inondations, redoublée de la violence de la pandémie, violence à l'international avec les attentats djihadistes et la montée des régimes illibéraux, violence des mouvements sociaux avec les Gilets jaunes ou le malaise entre jeunes et policiers dans les quartiers marginalisés... Et puis cette guerre en Ukraine, dans cette Europe que nous croyions définitivement vouée à la paix. Oui, nous avons le sentiment qu'elle est partout présente, façonnant notre humanité, nous rendant prisonniers de notre terreur et pourtant quelque part fascinés par elle.

Le propos de ce nouveau numéro veut aborder sans œillères cette réalité en la traitant d'abord sur le fond. D'un point de vue anthropologique pour commencer, avec Laurent Lemoine qui pose la question de la différence comme source de la violence, en interrogeant la montée actuelle des marqueurs identitaires. Est-il possible de s'opposer sans se massacrer ? C'est ce que développe ensuite de façon passionnante Patrick Viveret avec l'idée qu'en faisant passer l'ennemi au statut d'adversaire, on peut envisager de « construire

EST-IL POSSIBLE
DE S'OPPOSER SANS
SE MASSACRER ?

des désaccords ». L'intérêt en est aussi la construction d'une véritable méthodologie au plan pédagogique !

L'exploration se poursuit par l'analyse des mécanismes conduisant à cette violence, à travers analyses et témoignages. Évoquant la colonisation, Benjamin Steck y voit « la forme la plus aboutie de la violence collective érigée en principe ». Plusieurs articles sont aussi consacrés à l'Europe et à la guerre en Ukraine par Sébastien Maillard et Jacques Duplessy. Ces violences visibles font aujourd'hui la une des médias, mais celle plus invisible de la menace nucléaire, rappelée par cette même guerre, et traitée par Patrick Hubert, mérite aussi qu'on la traite en profondeur. Sur un plan plus sociétal, le propos se centre sur ce qui se joue dans la violence au travail, avec Jean-Philippe Landru, dans l'expérience des migrants avec Yolande et dans les quartiers où s'alimente celle des jeunes « à la marge » avec Xavier Rouxel.

La dernière partie propose des chemins de médiation, de réconciliation et de pardon, en s'intéressant à la fois à leur mise en œuvre au plan international et aux pédagogies concrètes permettant de former

**IL EXISTE
TOUJOURS UNE
ALTERNATIVE
À L'ESCALADE
DE LA VIOLENCE.**

à l'intervention civile de paix et d'éduquer à la non-violence. Toujours à l'international, l'expérience d'Alexis Adam sur la médiation en zone de conflit et la formation à l'intervention civile de paix, portée par Cécile Dubernet, ouvrent des pistes concrètes passionnantes. Plus largement,

Yvette Bailly pose la question de l'éducation à la non-violence, et Rachel Lamy celle de la réconciliation et du pardon. En travaillant sur les peurs et en permettant l'ouverture à l'altérité, on peut montrer qu'il existe toujours une alternative à l'escalade de la violence.

La réflexion biblique portée par Olivier Bourion clôt ce numéro par une belle méditation sur la paix apportée par le Christ, une paix qui ne supprime pas la violence mais la dépasse, une paix paradoxale qui invite à une forme de mort pour rentrer dans la résurrection. Avec l'idée que le choix des armes ne nous revient pas, mais que c'est le Christ qui nous indique comment nous battre, par le don de soi. ■

LE CHRIST
NOUS INDIQUE
COMMENT NOUS
BATTRE.



Prochain thème abordé :

LAC 317 : La foi là où on ne l'attend pas.

Au fil des engagements de la Mission
de France.

La différence : une si facile apologie

Laurent Lemoine

La différence : tout le monde en parle, tout le monde la loue, ou l'appelle de ses vœux ! Présentez-moi quelqu'un qui serait contre, notamment dans nos Églises ! Pensez donc : « Homme et femme, Il les créa¹. » Fondement, roc de la différence des sexes, garant de leur complémentarité. Hommes et femmes sont différents par nature, énonce l'anthropologie chrétienne à présent refondée, pourrait-on dire, par les sciences humaines en termes de différence symbolique, contre laquelle est opposée l'abjection de l'inceste. Fermez le ban !

L'unité séduisante et inatteignable

Pourtant, il y a un, voire des *sed contra*² : on ne perçoit la différence qu'en fonction des ressemblances qui nous unissent. Ainsi, dans une perspective œcuménique, le pape Jean-Paul II se plaisait-il à dire qu'il s'agissait de se réjouir de ce qui nous rassemble plutôt que de déplorer nos divisions. L'Église de Jésus-Christ est étymologiquement une Assemblée (*ekklesia*). Trop de différences conduit à la divergence, voire à la guerre, comme on ne le sait que trop, en Europe, depuis février 2022...

1. Gn 1, 27.

2. Expression familière à la scolastique médiévale pour évoquer les arguments contraires dans un dossier théologique.



À PROPOS DE L'AUTEUR

Laurent Lemoine est prêtre, aumônier de l'hôpital Sainte-Anne à Paris.
Il est psychanalyste, membre de la Société de psychanalyse freudienne.

On peut observer aussi que le même n'exclut pas forcément l'autre : même origine géographique, culturelle, mêmes valeurs, même éthique, mêmes mœurs et, cependant, aucun individu partageant ce socle commun n'est identique à un autre... Dans les années soixante du siècle dernier, Vatican II proposa l'idée d'unité dans la diversité³ : aussi séduisante qu'inatteignable ?

LES INDIVIDUS SE
RAPPROCHENT TELLEMENT
LES UNS DES AUTRES
QU'ILS SE PIQUENT !

Nous connaissons tous cette petite histoire familière et pédagogique : le porc-épic, qui vit seul, aime se rapprocher de ses congénères pour lutter, par exemple, contre le froid ! Un seul problème : les individus se rapprochent tellement les uns des autres qu'ils se piquent mutuellement ! La violence surgirait-elle d'une trop grande proximité, d'un déficit de distance, ou d'altérité ? Alors, se faire prochain de l'autre est-il contre-indiqué si, à trop se rapprocher, on se fait manger par autrui ?

Autre exemple : deux amoureux plongent leur regard l'un dans l'autre pour y consolider leur amour, pour se perdre en l'autre... Mais que voit-on au juste, lorsque l'on regarde dans les yeux de l'autre, au plus profond ? Rien ! le noir, la mort... si proche et si lointain...

L'homme, un loup pour l'homme

Jacques Lacan, le continuateur français de Freud, estimait que le prochain correspondait à l'imminence intolérable de la jouissance... tandis que Freud, en son temps, faisait de la guerre et de la cruauté des attitudes infiniment plus persistantes que l'amour... Quelles surprenantes leçons de modestie ! Ainsi le fondateur de la psychanalyse faisait-il du commandement évangélique de l'amour le type même de la prescription impossible⁴...

3. Voir, par exemple, la Constitution dogmatique sur l'Église *Lumen gentium* et le décret *Unitatis redintegratio* (1964).

4. Sur ces notions, voir J.-D. Causse, *Lacan et le christianisme*, Campagne-Première, 2018.

Encore plus près de nous, le poète et chanteur Georges Moustaki évoquait, pour sa part, tous ces petits viols quotidiens⁵, qui, au fil des jours, déchirent nos liens d'affection mutuels.

Quant à l'actualité, elle ne cesse d'attirer notre attention, consternée, sur tout type de violence soumis à procédure juridique immédiate : sexuelle, psychologique, psycho-sexuelle sur des majeurs, comme sur des mineurs. L'Église catholique s'est tristement illustrée sur ces sujets, comme la CIASE a pu le faire apparaître, et de façon systémique. Cependant, bien d'autres milieux⁶ sont concernés : sports, arts, familles, de sorte que les tabous sautent à mesure que la parole se libère.

LE RETOUR DE LA GUERRE EN EUROPE APPORTE COMME UN SURCROÎT DE VIOLENCE .

Depuis février 2022, le retour de la guerre en Europe apporte comme un surcroît de violence à un monde déjà décrit comme hyper-violent, le pape François parlant souvent à propos de ces thèmes de « Troisième Guerre mondiale par morceaux ». En Ukraine, rappelons que ce sont des peuples frères qui s'opposent ! N'oublie-t-on pas

trop souvent qu'au travers des figures de Caïn et d'Abel, la fraternité est bibliquement homicide ? La fraternité est objet elle-même de salut, si bien que celui-ci sera offert par la venue en notre chair du Fils de Dieu.

Le vieux docteur Freud s'émouvait déjà au seuil du second conflit mondial de la puissance maléfique, si l'on peut s'exprimer ainsi, de ce qu'il nomma alors la « pulsion de mort »⁷ ! Faire de la mort une pulsion agissant à part entière a déconcerté un bon nombre de ses confrères analystes... Pourtant, dans la même logique, Freud observe que les éloges faits à la douceur d'un comportement souple et bienveillant correspondent souvent à ce qu'il a appelé la

5. G. Moustaki, *Chanson-cri*, 1976.

6. Ou religions ou encore spiritualités comme le bouddhisme tibétain : un tout récent documentaire d'Arte le met en lumière.

7. Voir S. Freud, *Au-delà du principe de plaisir*, 1920.

« formation réactionnelle » : faute de pouvoir exprimer haine et colère, la personne construite – mais piégée aussi – par les exigences de la morale et de la culture en place s’efforce, à son insu, de se présenter à elle-même et aux autres comme un être vertueux et engagé en faveur du bien.

Alors, l’homme serait-il décidément un loup pour l’homme ? Naturellement violent ? Naturellement homicide de son frère ? Condamné à la domestication de ses instincts... L’Ukraine en partie envahie, mais déjà ravagée, montre à quel point la cruauté n’est jamais bien loin des propos les plus pacifiants. Freud a beaucoup théorisé le célèbre complexe d’Œdipe mais, plus proche de nous, des psychanalystes comme Gérard Haddad ont su mettre en exergue les spécificités du complexe fraternel⁸. S’entretuer, s’entre-dévoiler n’est pas étranger à la condition humaine laissée à elle-même, si bien qu’en soi l’annonce de la fraternité n’est pas *ipso facto* une bonne nouvelle ! Les frères sont capables de faire meute et de se révéler « féroces », comme l’épisode de « Joseph et ses frères » le fait apparaître.

L’HOMME
SERAIT-IL
DÉCIDÉMENT
UN LOUP POUR
L’HOMME ?

À propos du conflit russo-ukrainien, l’essayiste Pascal Bruckner évoque la « mortelle fraternité »⁹, qui contraint l’autre, semblable en fraternité, en quelque sorte, à devenir frère et à le rester, sous peine de mort : « Et comme tu es mon frère, j’ai le droit de te tuer sur l’autel de la grande patrie¹⁰ ! » Il s’agit bien d’« offrir sa mort à son bourreau »¹¹.

Violence ou rivalité fonctionnent de façon « mimétique », selon René Girard¹². Occuper la place de l’autre à défaut de se reconnaître la faculté d’occuper la sienne, la position irréductible du sujet, de « l’être étonnant que je suis »¹³, d’après le psalmiste, tant il est vrai selon, cette fois-ci, un apport moderne,

8. G. Haddad, *À l’origine de la violence. D’Œdipe à Caïn, une erreur de Freud ?*, Salvator, 2021.

9. Voir desk-russie.eu/2022/07/15.

10. *Idem*.

11. *Idem*.

12. R. Girard, *La violence et le sacré*, Hachette/Poche, 2011 [1972].

13. Ps 138, 14.

que « de notre position de sujet, nous sommes toujours responsables »¹⁴. Je suis appelé, convoqué, voire happé par l'Autre qui m'oblige sans limites, surtout face à sa détresse et son exposition originaires. Est-ce bien tenable ?

Construire l'altérité

Un Maximilien Kolbe l'a fait, en prenant la place de l'autre... Prendre la place de l'autre en détresse, certes, mais, au fond, dans la vie courante, le but est plutôt de permettre à l'autre d'en avoir une, surtout lorsque l'autre est inférieurisé, socialement, moralement, économiquement, culturellement, etc. Dès lors, les mots de l'Apôtre Paul prennent toute leur place : avoir assez d'humilité pour estimer l'autre supérieur à soi¹⁵... C'est une piste possible en antidote à la violence mimétique, et pour éviter d'être toujours – déjà – responsable de l'autre, en situation de dette insolvable. Violence mimétique et dette insolvable seraient les deux écueils à éviter pour commencer l'apprentissage de la fraternité à la fois aimante et libérante, capable de se faire le prochain des vulnérabilités d'autrui, mais sans annexion.

Apôtre de la différence... Alors même que nous cherchons à le devenir, et à le faire savoir, nous mesurons à quel point la différence est juste insupportable, quand nous l'avons en direct sous nos yeux : racisé(e)s, préférences sexuelles, misogynies jusqu'aux féminicides, origines géographiques, mépris de classes, gens « importants » *versus* gens obscurs, riches et pauvres, non

COMME LA PAIX
ET LA FRATERNITÉ,
LA DIFFÉRENCE EST
UNE CONQUÊTE.

pas tous ensemble, mais les uns contre les autres... C'est le même que nous chérissons, en réalité, derrière, le bel habillage de la différence, si bien que le philosophe Derrida proposa un significatif changement d'ortho-

graphe : la différence¹⁶. Comme la paix et la fraternité, la différence est une conquête. Pour qu'elle construise l'altérité, un alliage à chaque fois unique est indispensable, l'alliage entre le familier et l'étranger car ces deux-là ne sauraient être éludés : ils font ensemble la différence.

14. J. Lacan, *La Science et la Vérité*, 1966.

15. *Ph* 2, 3.

16. Voir R. Lamboley, « Derrida et la *différence* aux sources de notre culture », *RETM*, 2005/2, 234, p. 47-62.

La communauté, un rôle ambigu

Le contexte socio-culturel d'aujourd'hui est caractérisé par le retour des marqueurs identitaires : il y a quasiment une identité pour tout¹⁷ et le grand luxe, si j'ose dire, est le cumul des identités rendu possible parce que chaque « choix » identitaire est isolé de son enracinement historique. Aussi bien collige-t-on éléments et morceaux épars de façon folklorique pour des identités bricolées et bariolées auxquelles on tient comme à la prunelle de ses yeux, comme des signaux adressés aux autres pour que l'individu post-moderne rejoigne sa communauté d'appartenance, qui sera sa zone de confort. Or, la rencontre des identités des uns et des autres se fait parfois sous la forme concrète d'affirmations sans concessions évoluant vers la violence, si besoin. Ainsi la communauté est-elle, depuis quelques années, redevenue une valeur-clé vécue parfois sous la modalité du communautarisme, dont la République décèle le potentiel séparatiste.

LA RENCONTRE DES
IDENTITÉS DES UNS
ET DES AUTRES SE
FAIT PARFOIS SOUS
LA FORME CONCRÈTE
D'AFFIRMATIONS SANS
CONCESSIONS .

Ceci est particulièrement vrai, lorsqu'il s'agit des communautarismes religieux.

La religion, au fond, ce n'est pas tant ce qui rassemble (selon une étymologie fautive) que ce qui fait rupture. La ressemblance engendrerait la violence par copie, clonage, ou mimétisme, là où la rupture instaurerait du neuf¹⁸, autrement dit de quoi créer : il faut savoir s'éloigner de la berge connue, trop connue, pour avancer en eaux profondes...

La communauté, elle, est censée permettre une bulle pour se protéger de la violence de la société qui agirait, par exemple, sur la destruction de la famille, ou des modes de vie traditionnels mis en péril par la standardisation mondiale, l'homogénéité incolore du monde mondialisé, en quelque sorte. C'est

17. Politiques, sexuelles, religieuses, catégories sociales, modes de vie, générations, etc. : les réseaux sociaux décuplent les appartenances identitaires, notamment *via* les influenceurs.

18. Voir M. de Certeau, *La faiblesse de croire*, Points/Poche, 2003 [1987].

ignorer que la violence peut surgir à l'intérieur de la bulle elle-même, entre frères, comme une entre-dévoration... C'est ignorer aussi qu'une fois sortis de la bulle, les frères ne savent plus parler ni échanger avec... les frères d'une autre tribu, d'un autre clan.

L'Autre, cette énigme... : jouir de l'Autre, même quand il se fait notre prochain, à savoir le mettre sous ma main, le soumettre, le violer, en fait, dans tous les déploiements des petits viols ou violences de chaque jour ou, au contraire, mesurer au fil des jours, que *l'Autre me manque*, dans tous les déploiements de cette si étrange expression...

L'EUROPE EST
TANTÔT VÉCUE ET
PROMUE COMME UN
ESPACE QUI PROTÈGE
SES MEMBRES,
TANTÔT COMME UN
ESPACE DILUANT
LES SPÉCIFICITÉS
DES COMMUNAUTÉS
NATIONALES.

Ainsi l'Europe est-elle tantôt vécue et promue comme un espace qui protège ses membres, tantôt comme un espace diluant les spécificités des communautés nationales : ce qui nous protège *versus* ce qui nous menace, se retourne d'un seul coup comme un gant.

Les prochains enjeux politiques nationaux, voire internationaux, s'expriment déjà en termes d'improbables domestications à l'intérieur des frontières nationales des appétits supra-nationaux, et donc en termes, aussi, de violence aux mains de ceux qui exaltent, voire esthétisent de tels appétits, bref, tous les Kadyrov de la planète !

Le pacifisme du pape François semble, non seulement, dérisoire, comme la Croix de Jésus, pourrait-on dire, mais encore inadapté à la « logique de guerre » des dictateurs du XXI^e siècle, qui peuvent toujours dire paix là où il n'y a pas de paix¹⁹. ■

19. Jr 6, 14.

Face à la résurgence de violences, « comment s’opposer sans se massacrer ? »

Patrick Viveret



Comment s’opposer sans se massacrer ? » La formule est du sociologue Marcel Mauss et elle est au cœur du projet du manifeste convivialiste¹. Cette question est de plus en plus actuelle puisque nous assistons un peu partout à une réapparition non seulement des comportements violents (à commencer par le retour de la guerre en Europe avec l’Ukraine) mais aussi à un renouveau des légitimations de la violence qui passent par une tentative de disqualification des stratégies non violentes.

Répondre à la question suppose donc, comme j’ai tenté de le faire dans un petit livre récent – *La Colère et la Joie*² –, d’une part de mettre en évidence les impasses de cette nouvelle légitimation, et de montrer d’autre part qu’il est possible de ne pas se massacrer sans pour autant renoncer à s’opposer. C’est ce que j’évoque à travers l’expression : passer de la violence au conflit.

Cette seconde question est en effet essentielle car si, au nom de la demande de sécurité, on en vient à récuser ce qui fait conflit ou divergence au cœur

1. *Second manifeste convivialiste. Pour un monde post-néolibéral*, Actes Sud, 2020.

2. Patrick Viveret, *La Colère et la Joie*, Les liens qui libèrent, 2021.

À PROPOS DE L’AUTEUR

Patrick Viveret est philosophe et animateur de mouvements citoyens. Il est co-fondateur des « Dialogues en humanité », conseiller honoraire à la Cour des comptes et auteur de différents rapports interministériels.

d'une société, c'est la démocratie elle-même qui se trouve menacée. Les régimes autoritaires le savent bien puisque c'est sur cette peur qu'ils surfent pour obtenir ce que La Boétie a appelé justement le processus de la « servitude volontaire ».

Que penser du retour de la violence légitimée ?

Il nous faut donc d'abord comprendre, pour mieux les contester, les tentatives de légitimation de la violence. Je le ferai succinctement ici et renvoie le lecteur intéressé aux développements plus longs de mon livre *La Colère et la Joie*.

On sait qu'aujourd'hui la critique de la non-violence est largement diffusée au sein des réseaux alternatifs. Le livre qui l'a sans doute exprimée avec le plus

AUJOURD'HUI LA
CRITIQUE DE LA
NON-VIOLENCE
EST LARGEMENT
DIFFUSÉE AU
SEIN DES RÉSEAUX
ALTERNATIFS.

de force est celui de Peter Gelderloos³. Cette approche est régulièrement relayée par des figures ayant acquis une notoriété médiatique telles que, en France, Juan Branco. Le mode de lutte le plus efficace est fondé, selon lui, sur « la diversité des tactiques de lutte ». Cette question est particulièrement actuelle à l'heure des black blocs, des formes d'action radicales de plusieurs groupes écologistes (contre des golfs, les méga-bassines ou des lancées de purée sur des vitres protégeant des œuvres d'art par exemple).

La diversité des formes de lutte

Il s'agit, pour Peter Gelderloos et les partisans récents du recours à une certaine forme de violence d'obtenir des militants pacifistes, non seulement qu'ils acceptent la présence de formes violentes dans leurs manifestations, mais aussi qu'ils défendent, contre la répression, les militants qui auraient

3. Peter Gelderloos, *How Nonviolence Protects the State*, Signalfire Press, 2005 ; traduit en français : *Comment la non-violence protège l'État : Essai sur l'inefficacité des mouvements sociaux*, éd. Libre, 2018. P. Gelderloos est un philosophe libertaire.

choisi cette voie. Sur le second point il a des chances d'être entendu, tant le refus de la répression est enraciné chez les militants non violents. Mais concernant le premier point, il y a une forme de manipulation antidémocratique qu'il est légitime de dénoncer. Car le point aveugle de cette position, c'est précisément de refuser le débat démocratique sur une telle *attitude*, tant sur son principe que sur ses modalités. Ceux qui revendiquent la possibilité d'actions violentes refusent en effet, la plupart du temps, ce débat pour des raisons d'efficacité, disent-ils, afin de ménager des effets de surprise face aux forces de l'ordre. Il n'est donc presque jamais question de parler, avant l'action elle-même, des modalités d'intervention des personnes recourant à la violence.

IL N'EST DONC PRESQUE JAMAIS QUESTION DE PARLER, AVANT L'ACTION ELLE-MÊME, DES MODALITÉS D'INTERVENTION DES PERSONNES RECOURANT À LA VIOLENCE.

Dès lors, on se trouve devant l'impossibilité d'organiser un discernement, une délibération tant sur l'enjeu éthique de ces actions que sur leur effet le plus souvent contre-productif par rapport aux objectifs principaux de l'action elle-même. D'un côté ces objectifs ont été longuement débattus au sein des organisations qui mènent des actions sociales (par exemple sur les retraites), sur les violences sexuelles, sur les risques écologiques. Mais, d'un autre côté, il faudrait accepter, parce qu'au dernier moment des groupes violents se sont insérés dans la manifestation sans avoir énoncé à aucun moment leurs objectifs et leurs méthodes, que les autres acteurs s'y plient au motif qu'il s'agit là d'une forme de lutte comme une autre. Cela paraît d'autant moins légitime que cette forme peut être, dans les cas les plus graves, totalement inacceptable sur le plan des deux éthiques : celle de conviction si la forme violente choisissait par exemple d'assassiner des personnes ; celle de responsabilité ensuite, puisque c'est alors un formidable cadeau fait à la violence institutionnelle en lui procurant le prétexte d'édicter des lois scélérates comme lors des assassinats commis par des anarchistes ou, plus récemment, après ceux commis par des djihadistes.

Discerner le type d'action

On m'objectera que, dans les cas les plus fréquents aujourd'hui, il ne s'agit pas de violence au sens strict, mais de « casse » matérielle.

Cette question du discernement est très actuelle avec les actions écologistes radicales. Par exemple, on peut considérer qu'une action qui s'attaque à des détournements d'eau pour des usages clairement inutiles ou réservés à des

DANS LES CAS
LES PLUS FRÉQUENTS
AUJOURD'HUI,
IL NE S'AGIT
PAS DE VIOLENCE
AU SENS STRICT,
MAIS DE « CASSE »
MATÉRIELLE.

catégories privilégiées comme les golfs peut avoir un effet bénéfique. Inversement, une action qui peut conduire à mettre en jeu directement ou indirectement des vies humaines comme des attentats contre des raffineries devrait être rejetée comme devraient l'être certains projets visant à s'attaquer, par exemple, à des avions de ligne pour récuser les effets anti-écologiques du

transport aérien. Entre ces deux extrêmes, la question principale est de savoir si une action légitime dans son principe est de nature à avoir ou non des effets contre-productifs dans la manière dont elle est reçue par l'opinion publique.

C'est le cas par exemple de manifestations qui prennent pour cibles des œuvres d'art. On peut estimer que l'action est recevable puisqu'elle ne s'attaque pas à l'œuvre d'art elle-même. Dès lors, elle a théoriquement pour objet d'alerter sur le fait que l'on détruit en quelque sorte silencieusement la nature.

En termes de communication on peut dire, comme l'a fait récemment Cyril Dion, que ce type d'action génère, selon ses termes, « beaucoup plus de conversations que les rapports du GIEC ». L'argument est donc recevable. Nous sommes en présence d'une action non-violente d'alerte sur les effets destructeurs de l'industrie ou de l'agriculture intensive et générant un buzz très important. Pour autant, la question des effets de ce buzz doit faire l'objet d'un discernement attentif : le message a-t-il été compris ou est-il au contraire venu alimenter les campagnes anti-écologistes sur le thème de « l'éco-vandalisme » quand ce n'est celui, totalement provocateur de la part du ministre de l'Intérieur, de « l'éco-terrorisme » ?

On voit que le débat démocratique sur la forme même de l'action est absolument nécessaire et que toute action qui, au nom de l'efficacité de ces formes de lutte, prétend s'en dispenser est potentiellement contre-productive.

La question de la non-violence, en tout cas de sa limitation maximale quand elle ne peut être évitée (cf. une invasion militaire comme en Ukraine), et du discernement, va donc redevenir de plus en plus déterminante.

Comment peut-on traiter cette contradiction ? Certainement pas en prônant la négation du conflit au nom du refus de la violence. C'est pourquoi je propose l'inverse, dans *La Colère et la Joie*, en transformant la violence en conflit et les ennemis en adversaires.

Transformer la violence en conflit, les ennemis en adversaires

Stopper la montée des intolérances, voire des haines et de la violence est un enjeu majeur pour nos sociétés menacées de voir leurs fractures

se muer en guerres civiles et celles-ci fournir le terreau de nouvelles guerres internationales. On ajoute ainsi aux risques écologiques de destruction de nos écosystèmes vitaux celui de notre propre autodestruction.

STOPPER LA MONTÉE
DES INTOLÉRANCES,
VOIRE DES HAINES
ET DE LA VIOLENCE
EST UN ENJEU MAJEUR.

La reconnaissance de l'autre comme adversaire

Une fois l'essentiel, le renoncement à tuer, acquis, et dès lors que l'on a quitté le terrain de la violence proprement dite pour entrer dans celui du conflit, alors la question des formes de cette conflictualité peut être posée. Mais un pas considérable a alors été franchi : c'est celui de la reconnaissance de l'autre comme adversaire avec lequel on entre en conflit sur certains des rôles sociaux qu'il incarne et non de l'ennemi que l'on entend éradiquer.

Transformer des ennemis en adversaires devient donc un enjeu majeur. Il faut alors repérer l'espace commun qui permet de se reconnaître comme adversaires et cesser de vouloir s'éliminer comme ennemis. Et il se trouve que cet espace commun est bien souvent celui des peurs, comme l'a bien vu Charles

Rojzman⁴ qui met en œuvre ce qu'il appelle des outils de « thérapie sociale ». Celle-ci cherche à réunir ce que la période contemporaine a vu se disjoindre : le projet révolutionnaire « qui n'a pas voulu ou pu tenir compte des passions humaines et qui, dans bien des cas, s'acheva de façon sanglante », et le projet de développement personnel « qui oublia l'importance décisive de l'environnement social, économique et politique ». Or, selon Rojzman, « une guérison collective est nécessaire qui tiendrait compte à la fois du besoin de transformation personnelle et du besoin de transformation des structures sociales ».

UNE GUÉRISON
COLLECTIVE EST
NÉCESSAIRE.

Une deuxième série d'outils est constituée des différentes formes de médiation : celles-ci relèvent aussi bien de la *médiation conventionnelle* que de la *médiation judiciaire*.

La première a fait son apparition en France dès le début des années 1980, tout d'abord dans les associations spontanées de soutien de la parentalité. La seconde a été instaurée en France par la loi du 8 février 1995 et le décret du 22 juillet 1996. Cette forme de médiation s'inscrit dans le cours d'une procédure judiciaire.

Le Parlement européen a adopté, le 23 avril 2008, une directive portant « sur certains aspects de la médiation civile et commerciale ». Cette directive a pour objectif de faciliter l'accès aux modes alternatifs de règlement des conflits en encourageant le recours à la médiation. Dans tous les cas de figure, la médiation suppose l'intervention d'un tiers de confiance, accepté par les parties en conflit et neutre par rapport aux intérêts des protagonistes.

Nous entrons ensuite dans une troisième catégorie qui, elle, se situe à l'intérieur d'un groupe qui a renoncé à la violence, a commencé de découvrir la richesse de l'altérité et va chercher à faire réellement fructifier cette richesse. Il ne s'agit

4. Charles Rojzman, *Sortir de la violence par le conflit. Une thérapie sociale pour apprendre à vivre ensemble*, La Découverte, 2001.

plus alors seulement de transformer de la violence en conflit, mais de découvrir à quel point la différence – et même la divergence – peut être une richesse pour un groupe humain. C'est ici que nous allons trouver des méthodes qui relèvent de l'éthique du débat, avec notamment la communication non-violente et ce que j'ai proposé de nommer « la construction de désaccords ».

Les bases théoriques de l'éthique du débat reposent sur les conditions de possibilité minimales de compréhension mutuelle des hommes en situation d'échange d'abord verbal mais aussi écrit. D'après Habermas et Karl-Otto Appel, « l'éthique de la discussion » a pour but de formuler les normes et les règles qui doivent

LES BASES THÉORIQUES
DE L'ÉTHIQUE DU
DÉBAT REPOSENT SUR
LES CONDITIONS DE
POSSIBILITÉ MINIMALES
DE COMPRÉHENSION
MUTUELLE DES HOMMES.

permettre à un débat de se dérouler de manière satisfaisante en respectant les fondements des normes qui le régissent.

Plusieurs outils peuvent servir à cette éthique : la communication non-violente et la construction de désaccords.

La communication non-violente (CNV)

Il s'agit d'une méthode de communication développée dans les années 1960 par le psychologue américain Marshall Rosenberg qui repose sur quatre piliers : l'observation (des gestes de son interlocuteur, de sa communication non verbale...), les sentiments (qu'il s'agit d'exprimer le plus précisément possible, sans mots accusateurs), les besoins (ne plus accuser autrui mais formuler une demande) et accepter de formuler cette demande (« il faut que » devient « peux-tu ? »). L'empathie est au cœur de la CNV, entamée dans les années 1970, ce qui constitue un point commun avec l'approche centrée sur la personne du psychologue Carl Rogers dont Marshall Rosenberg fut un des élèves. L'expression « non-violente » est une référence au mouvement de Gandhi et signifie ici le fait de communiquer avec l'autre sans lui nuire. Pour Thomas d'Ansembourg, autre théoricien et praticien de la CNV, il s'agit d'abord d'aider à éclaircir ce que nous vivons. À ses yeux il ne s'agit pas de l'empathie en tant que telle, mais la CNV y donne accès. Il ne s'agit pas non plus d'une simple écoute,

mais de « se relier efficacement à soi et à l'autre », c'est-à-dire de prendre pleinement conscience de ses propres sentiments et de ceux de l'autre.

La construction de désaccords féconds

Il s'agit d'une méthode que j'ai proposée dans les années 1990, qui part de l'hypothèse que le désaccord est potentiellement une richesse pour un groupe humain et que c'est le malentendu qui peut être nocif. J'ai proposé ainsi la formule : « dégager la pépite du désaccord de la gangue du malentendu ». C'est en effet ce malentendu au sens fort du terme c'est-à-dire la non-écoute ou l'écoute déformée qui conduit à générer des dégâts collatéraux importants, tels le soupçon non exprimé ou le procès d'intention et, plus gravement encore, des sentiments d'indifférence, voire de mépris.

Sur cette base, la construction de désaccords s'opère en trois temps principaux : d'abord un travail de discernement qui permet, par une pratique d'écoute sans jugement inspirée de la CNV, de distinguer ce qui relève des malentendus, ce qui fait accord et ce qui va être considéré comme un probable désaccord à approfondir. Cette approche fait appel à l'intelligence sensible et utilise notamment des techniques telles que celle du débat mouvant pour favoriser l'expression émotionnelle sur des termes ou des affirmations qui peuvent susciter des clivages importants au sein d'un groupe⁵.

D'autres méthodes, d'autres outils, s'inscrivent dans ce même état d'esprit où il s'agit, là aussi, de construire la paix plutôt que de maintenir l'ordre, pour reprendre une distinction rappelée par le président d'honneur de la Ligue des droits de l'homme, Henri Leclerc. Ils sont proposés notamment par l'Université du Nous, par l'Institut des futurs souhaitables et l'Archipel citoyen « Osons les jours heureux ». Mais toutes ces approches, toutes ces méthodes, depuis la transformation de la violence en conflit jusqu'à l'art de transformer les différences et les divergences en richesse, supposent un changement de posture de la part des acteurs les mettant en œuvre. ■

5. Charles Rojzman, *op. cit.*, p. 94 : donne une analyse plus détaillée des trois temps de la méthode de la construction de désaccords féconds.

La colonisation, domination et violence

Benjamin Steck

La violence est au cœur de l'histoire de l'humanité. Les mythes les plus anciens expriment les questionnements qu'elle pose aux êtres humains, face au mal. Abel et Caïn constituent l'archétype de cette obsession qui marque toutes les cultures. Le mythe d'Osiris, tué par son frère, lui aussi, en est une autre formulation tout aussi vigoureuse. Cette approche mythologique demeure encore une bonne clef de lecture pour comprendre ce que l'on nomme les conflits ethniques, dès lors qu'ils opposent régulièrement des agriculteurs et des éleveurs pour le contrôle des territoires, champs pour les uns, parcours d'élevage pour les autres. De tels conflits sont le signe d'une difficile conciliation entre intérêts divergents pour la maîtrise de l'espace, un espace qui a toujours été source de vie, espace dont chacun sait désormais qu'il a des potentialités limitées dans un monde lui-même limité.

La violence est, à l'origine, la force des éléments naturels contre lesquels les êtres humains se battent pour assurer leur survie, première révélation de ce qu'est le mal. Elle est aussi la force de ces mêmes êtres quand ils s'opposent entre eux, au point que les humains deviennent la véritable menace qui pèse

À PROPOS DE L'AUTEUR

Benjamin Steck est géographe, enseignant-chercheur en retraite. Il est spécialiste des questions de développement, singulièrement en Afrique de l'Ouest, et plus particulièrement dans le champ scientifique des transports.

sur leur survie. La violence peut être légitimée, encadrée, permise. L'État est le détenteur de cette légitimité, encore que les diverses déclarations de ce que l'on nomme les droits de l'homme, ouvrent la possibilité d'une autre légitimité, en affirmant le droit à la résistance à l'oppression, fût-elle celle de l'État. Et en ce sens, la violence peut déborder la loi et échapper au contrôle politique et social normatif. Elle est aussi une voie de libération.

La colonisation, recherche de nouveaux espaces

Ces questionnements sont au cœur de la réflexion scientifique conduite sur l'une des formes les plus abouties de la violence collective érigée en principe de fonctionnement des sociétés, la

COLONISER,
C'EST D'ABORD
METTRE EN CULTURE.

colonisation. Elle est d'abord et avant tout une manifestation de la volonté expansionniste de groupes humains, voire de sociétés techniquement et économiquement plus

avancées que d'autres, appuyées sur une dynamique démographique qui le plus souvent y contribue. Coloniser, c'est d'abord mettre en culture, donc en exploitation, des terres jusqu'alors vides ou si peu mises en valeur par les populations qui y vivent qu'elles offrent des possibilités à ceux qui sont en recherche de terres nouvelles pour satisfaire leurs besoins.

C'est ainsi que s'est imposé le thème de « l'espace vital ». Quand les ressources d'un territoire deviennent insuffisantes pour répondre aux besoins vitaux d'une population, la recherche de nouveaux espaces devient une urgence indépassable : ainsi partirent des tribus nomades de la Mésopotamie, aux siècles d'Abram, ou encore les Hébreux vers l'Égypte, au temps des famines et des pressions militaires d'autres peuples, ou encore pour les Grecs partis vers les rives lointaines de la Méditerranée fonder des cités comme ce fut le cas pour Marseille.

Bien qu'éphémère, l'empire d'Alexandre, l'un des plus vastes de toute l'histoire humaine, répond en grande partie à cette approche de la colonisation ; il en est aussi des Romains qui étendent leur domination sur toute l'Europe

et le bassin méditerranéen. Hors l'Europe, mais concernant l'Europe aussi, l'expansion de l'empire mongol en est une autre forme, non moins conquérante. Les exemples historiques sont quasi infinis : les Bantous des confins du Cameroun d'aujourd'hui qui partent vers d'autres horizons ; les Vikings qui explorent les rives de l'océan Atlantique, qui s'implantent dans les territoires limitrophes de la Manche et, on l'oublie souvent, poussent vers la Méditerranée, la Sicile et la Palestine ; les Hans qui unifient les immensités chinoises en imposant, jusqu'à aujourd'hui, dans une certaine mesure, leur langue, leur culture, leur forme de gouvernement ; l'empire inca en est un autre exemple, unifiant une grande partie de l'Amérique du Sud, aux XV^e et XVI^e siècles.

Vers l'affirmation brutale de la puissance

Peu à peu, d'autres motifs ont contribué à l'élargissement du champ de la colonisation. De la nécessité vitale à contrôler de nouvelles terres, on passe à une affirmation brutale de la puissance, à une volonté d'affirmer sa supériorité sur les autres, à exploiter tous leurs potentiels pour accroître sa richesse, dans une compétition sans merci avec d'autres sociétés rivales et tout aussi avides de puissance. Du mouvement migratoire devenu une obligation pour se reproduire comme société, on en vient à la violence du fort sur le faible, qui fait du faible une ressource pour un surplus de croissance du fort.

DE LA NÉCESSITÉ
VITALE À CONTRÔLER
DE NOUVELLES TERRES,
ON PASSE À UNE
AFFIRMATION BRUTALE
DE LA PUISSANCE.

Il est possible d'affirmer que les Européens sont partis eux aussi sous la pression de leur croissance démographique, tout particulièrement au XIX^e siècle – Allemands, Italiens, par exemple –, et sous la pression des oppressions sociales et politiques mettant en danger bien des populations : Irlandais, Slaves, Balkaniques... Cependant, la colonisation européenne est aussi, et de plus en plus nettement au cours des siècles, une expansion politique, militaire, économique, culturelle, fondée sur une idéologie dominante qu'exprima très clairement, en son temps, Jules Ferry : « Il faut dire ouvertement que les races supérieures ont un droit vis-à-vis des races inférieures. Je

répète qu'il y a pour les races supérieures un droit parce qu'il y a un devoir pour elles. Elles ont le devoir de civiliser les races inférieures. » (discours du 28 juillet 1885)

La mission civilisatrice que s'octroie l'Europe sur le monde est un habillage, sincère pour certains, hypocrite pour beaucoup, d'un processus de violence à finalité économique et géopolitique. Coloniser, c'est partir à la conquête de

LA MISSION
CIVILISATRICE
QUE S'OCTROIE
L'EUROPE SUR
LE MONDE EST
UN HABILLAGE .

territoires nouveaux pour les exploiter, en tirer des richesses supplémentaires mais aussi y trouver des débouchés, de la main-d'œuvre, des soldats, êtres humains devenus chair à canon, des positions stratégiques sur les routes des flux mondialisés depuis au moins le XVI^e siècle.

Des guerres occultées

Les Européens ont longtemps enfoui dans le secret des archives et le déni des discours, des enseignements, des vulgarisations médiatiques, les conflits qui leur ont permis de prendre possession de la presque totalité du monde. Comme s'il importait peu de savoir combien d'êtres humains en avaient payé le prix. Après tout, ne croyait-on pas à l'inhumanité de bien des peuples, barbares, sauvages, maillons inférieurs dans la chaîne du vivant, entre singes et humains ? La question même de l'âme était résolue de façon abrupte par un rejet de l'appartenance de ces peuples à la commune création¹. Il y eut aussi des morts, des blessés, des traumatisés chez les conquérants mais, après tout, n'était-ce pas le prix à payer et qui pouvait bien s'inquiéter des hommes et des femmes, souvent pauvres, parfois exclus, emprisonnés, condamnés que les autorités envoyaient de force vers des horizons inconnus et dangereux. Combien de territoires ont-ils été occupés par des exilés sans autre choix que de s'y plier ?

1. Les conquérants ne respectant pas les droits édictés pour les Indiens, Charles Quint demande au pape Jules III d'organiser un débat sur leur nature humaine. En 1551, la « controverse de Valladolid » se conclut par la reconnaissance qu'ils sont pleinement humains avec les droits afférents. (NDLR)

L'une des formes les plus extrêmes de la colonisation est la guerre livrée à des populations qui refusent cette soumission. La décolonisation qui, bien souvent, a été aussi une guerre, est l'aboutissement de processus d'accumulation de violences retenues, contenues, écrasées mais jamais effacées des mémoires personnelles et collectives. Elle est la marque d'un rejet. D'un rejet, surtout de la culture du mépris, de la culture de la négation de l'autre, de la culture de la force comme voie d'humanisation paradoxale et criminelle.

Le monde moderne naît avec l'expansion maritime européenne commandée tout autant par un souci de trouver des voies maritimes nouvelles que par le souci de tester des théories scientifiques

révolutionnaires. Cette expansion par la voie des mers tout au long du XVI^e siècle se prolonge par des conquêtes territoriales continentales. L'Espagne et le Portugal se partagent le monde politiquement, avec la bénédiction de la papauté. Les autres royaumes européens entrent dans le jeu et prennent à leur tour le chemin des explorations et des revendications, dans une concurrence nourrie d'avidité. Être puissant à l'extérieur de l'Europe, c'est marquer sa place sur un continent où les rapports de force entre monarchies ponctuent la vie ordinaire des populations dressées en ennemis potentiels.

ÊTRE PUISSANT À
L'EXTÉRIEUR DE
L'EUROPE, C'EST
MARQUER SA PLACE
SUR UN CONTINENT
OÙ LES RAPPORTS
DE FORCE ENTRE
MONARCHIES PONCTUENT
LA VIE ORDINAIRE
DES POPULATIONS.

Cette première phase de la colonisation européenne aboutit à la constitution des premiers empires coloniaux, en Amérique principalement, en Asie un peu moins et pratiquement pas en Afrique. Mais l'Afrique devient le foyer majeur de l'esclavage, certes inscrit dans l'histoire de ses sociétés et dans l'histoire du monde arabe et du monde ottoman, grands protagonistes de l'esclavage en Afrique centrale et orientale, mais portée à un degré de barbarie jamais atteint. Les données établies sont toujours sujettes à débat mais la traite des Noirs est un fait incontestable des crimes du processus colonial.

La soumission de l'Afrique

C'est la seconde vague de colonisations, au XIX^e siècle, qui place l'Afrique comme terrain privilégié de l'expansionnisme européen. Les explorateurs en ont été les fers de lance (Mungo Park, Barth, René Caillé, Stanley...), appuyés sur des comptoirs littoraux fort anciens pour certains (les premiers ont été créés par les Dieppois puis par les Portugais), ouvrant la voie aux missionnaires

CETTE CONQUÊTE A
PLACÉ LES PEUPLES
AFRICAINS DANS UNE
SOUSSION RADICALE
À DES VALEURS,
DES LOIS, DES FORMES
DE GOUVERNEMENT
QUI LEUR ÉTAIENT
ÉTRANGÈRES.

chrétiens, aux armées coloniales. La conquête de l'Afrique n'a pas été une partie de plaisir, comme certains ont voulu le laisser penser. Des guerres sanglantes et destructrices ont marqué les étapes de la progression des Européens à l'intérieur de l'Afrique. Les résistances ont été farouches (El Hadj, Omar Tall, Samory...) et l'histo-

riographie contemporaine le rappelle, dans son effort pour construire une histoire de l'Afrique africaine et non pas européenne. Cette conquête a placé les peuples africains dans une soumission radicale à des valeurs, des lois, des formes de gouvernement qui leur étaient étrangères.

Certes, les administrations coloniales se sont trouvé des alliés, mais sans faire oublier la situation de soumission qui leur était imposée. Le congrès de Berlin (1885) entérine les rapports de force entre États européens en Afrique et crée un découpage qui ne doit rien à l'histoire antérieure des constructions étatiques africaines ni à la territorialité des groupes humains, figés désormais par les puissances coloniales en groupes ethniques, invention conceptuelle d'une approche européenne de réalités qui lui étaient étrangères et qui s'est révélée être un instrument de domination dont les séquelles pèsent encore sur l'avenir des Africains.

Les modes de gouvernement de ces colonies africaines ont été très différents selon les États européens mais au final, il s'est bien agi d'une imposition par la force de modalités allochtones. Les séquelles en sont toujours

bien repérables quand l'on parcourt les sites des réseaux sociaux africains aujourd'hui, dénonçant, pour certains, la démocratie occidentale comme perverse et incapable de conduire les peuples africains au développement. Une abondante recherche scientifique, à la suite des travaux des théoriciens américains du post-colonialisme, tente de trouver les voies d'une nouvelle façon de penser ce que fut le processus colonial moderne. L'une des voies, par-delà tous les débats sur l'économie, les institutions internationales, les relations bilatérales entre tel et tel pays, est la reconnaissance de la primauté des questions culturelles, y compris dans leur dimension de constituant des identités personnelles et collectives. Ce pourrait être pour certains une tentation que de s'enfermer dans une construction identitaire exclusive. Ce pourrait être aussi une façon de penser que la culture dite occidentale doit beaucoup aux héritages des autres cultures. Le débat sur la restitution du patrimoine pillé et volé par la violence aux sociétés africaines illustre ce glissement stimulant, de la matérialité des pillages des matières premières et de l'exploitation des êtres humains, vers une certaine primauté de l'immatériel comme bien commun, appelant la mise en œuvre de processus de partage dans une fécondation réciproque des cultures.

La question demeure très sensible tant les peuples ont toujours vécu les souffrances passées subies par ceux qui les ont précédés comme un moteur de leur combat contre leurs contemporains héritiers de ceux qui avaient soumis leurs ancêtres. Il faut déjà laisser la place à la recherche scientifique décollée des appartenances nationales. Il serait indispensable dans le même temps que nul ne s'arroge la prétention à détenir la vérité à lui seul contre tous les autres.

La colonisation est aussi un phénomène fondé sur la maltraitance de la vérité. L'humilité est la voie du dialogue pour panser les plaies. Le problème

L' HUMILITÉ EST
LA VOIE DU
DIALOGUE POUR
PANSER LES PLAIES .

n'est plus tant celui d'une histoire séculaire que celui des êtres humains d'aujourd'hui dans leur combat pour la reconnaissance de leur dignité, fût-ce, paradoxe majeur, en empruntant les voies scientifiques, techniques, éducatives, médicales que les puissances coloniales d'hier leur ont imposées. Il

s'agit, tout simplement, pourrait-on affirmer, de reconnaître ce qui a été pour ce que cela a été, sans vouloir toujours défendre ce qui ne peut pas être défendu. ■

Quelques références en langue française

- Jean-Loup Amselle et Elikia M'Bokolo, *Au cœur de l'ethnie. Ethnies, tribalisme et État en Afrique*, La Découverte, 2005.
- Catherine Coquery-Vidrovitch, *Les routes de l'esclavage. Histoire des traites africaines, VI^e-XX^e siècle*, Albin Michel/Poche, 2021 [2018].
- Babacar Fall, *Le travail forcé en Afrique occidentale française (1900-1946)*, Karthala, 1993.
- Frantz Fanon, *Peau noire, masques blancs*, Points, 2015 [1952].
- Achille Mbembe, *Brutalisme*, La Découverte, 2020.
- Felwine Sarr et Bénédicte Savoy, *Restituer le patrimoine africain*, Philippe Rey/Seuil, 2018.

Ukraine : mettre fin à la violence à tout prix serait une erreur

Jacques Duplessy

Carl von Clausewitz (1780-1831), officier prussien et stratège militaire, définit la guerre comme un duel entre deux partis, l'un cherchant à dominer l'autre : « La guerre est un acte de violence dont l'objectif est de contraindre l'adversaire à exécuter notre volonté. (...) Pour atteindre cette fin avec certitude nous devons désarmer l'ennemi. » La guerre est intrinsèquement violence.

Depuis le 24 février 2022, la guerre a fait son retour sur le sol européen : la Russie a agressé un État souverain, l'Ukraine. Et il s'agit d'un conflit de haute intensité, tel que nous n'en avons pas connu depuis la Seconde Guerre mondiale avec un engagement massif de blindés, d'infanterie, d'aviation, de drones et de missiles balistiques. Il s'agit d'une « guerre totale » toujours au sens clausewitzien du terme : ce conflit mobilise toutes les ressources disponibles de l'État, sa population, autant que son économie et sa politique. Ajoutons la guerre informationnelle qui n'était pas pensée à son époque.

À PROPOS DE L'AUTEUR

Jacques est prêtre de la mission de France, membre de l'équipe Précarité. Il est journaliste et engagé dans l'aide humanitaire pour l'Ukraine avec les associations Safe et Comité d'aide médicale.

Une guerre totale

La violence qui touche l'Ukraine est particulièrement brutale. La guerre a entraîné le déplacement de 6,2 millions de personnes dans le pays et un flot de réfugiés en Europe. Le conflit est loin de concerner seulement les militaires. Si le nombre de soldats tués sur le front, un chiffre classé secret, est estimé à près de 100 000, les civils ont aussi payé un lourd tribut : 6 500 d'entre eux ont déjà perdu la vie.

La brutalité de l'armée russe envers les civils est très largement documentée. Après chaque libération de portions de territoire ukrainien, ce sont les mêmes macabres découvertes : chambres de torture, exécutions sommaires et fosses communes. Des enquêtes indépendantes estiment que

PLUS DE
10 000 ENFANTS
UKRAINIENS ONT
ÉTÉ DÉPORTÉS
EN RUSSIE .

plus de 10 000 enfants ukrainiens ont été déportés en Russie. Ces faits pourraient être qualifiés de crimes de guerre. Cette politique d'adoption répond d'une stratégie plus globale qui vise à traiter l'Ukraine comme partie intégrante de la Russie et à faire passer l'invasion du pays pour une

cause noble, selon le *New York Times*. Le gouvernement russe utilise ainsi les enfants – les plus malades, pauvres et vulnérables – pour servir sa campagne de propagande et présenter la Russie comme un sauveur.

La guerre laissera aussi des séquelles psychologiques dans la population pour plusieurs générations. La violence de la guerre a des effets à très long terme.

Dernière arme de la Russie, le froid. Vladimir Poutine a décidé d'utiliser l'hiver comme arme de guerre en bombardant – avec un certain succès – les infrastructures électriques pour provoquer l'effondrement du pays. Les coupures d'électricité quotidiennes entraînant l'impossibilité de se chauffer s'accompagnent aussi parfois de coupures d'eau.

Les dilemmes de l'Église mennonite

Face à cette violence imposée par la Russie, le peuple ukrainien est entré en résistance et la population fait preuve d'une grande solidarité et d'une résilience étonnante... La guerre traverse aussi les communautés chrétiennes. Mais elle a provoqué peu de débat, car la position incontestable d'agressé justifie le recours à la violence. Ce qu'a fini par dire en septembre, beaucoup trop tard selon les Ukrainiens, le pape François : « Se défendre est non seulement licite mais c'est aussi une expression d'amour de la patrie. Qui ne se défend pas, n'aime pas, mais qui défend, aime. »

QUI NE SE
DÉFEND PAS,
N' AIME PAS,
MAIS QUI
DÉFEND, AIME .

Une seule Église a été secouée par des débats internes intenses, l'Église mennonite. Quelle position adopter quand on est fondamentalement pacifiste, quand on refuse d'utiliser la force contre tout être humain, par amour du prochain, et qu'on est confronté à la guerre ? L'histoire de cette communauté dans la région remonte à 1789. L'impératrice russe Catherine II invite officiellement les mennonites à s'installer dans la région de Zaporijjia, une région sauvage aux confins de l'empire. Fondée aux Pays-Bas au sein d'un groupe anabaptiste par un ancien prêtre catholique, Menno Simons, cette Église chrétienne a souvent été persécutée, notamment à cause du refus de ses membres de faire le service militaire et de participer aux guerres.

À l'arrivée des soviétiques, tous leurs biens sont confisqués et l'Église est persécutée avant d'être interdite en 1950. « À partir de cette date jusqu'à la venue d'un pasteur retraité du Canada, John Veans, en 2007, il n'y avait officiellement plus de mennonites en Ukraine », raconte Roman Rakhuba, le responsable de l'Église pour l'Ukraine¹. John Veans revient sur les anciennes terres mennonites et refonde l'Église. Dans les années qui suivront, onze églises seront créées en Ukraine.

« Le hasard fait que beaucoup de nos églises sont aujourd'hui de part et d'autre de la ligne de front, témoigne Roman Rakhuba. En 2014, lors de la

1. Propos recueillis par l'auteur en Ukraine en avril 2022.

première guerre du Donbass, nous avons été très impliqués. Nous avons aidé les gens à partir, nous avons aussi ouvert des églises sur la ligne de front. Dans l'histoire des mennonites, nous avons l'habitude d'être déplacés à cause de la guerre... »

Roman ne fait pas mystère de son soutien à l'armée ukrainienne en sortant sa carte d'aumônier militaire. « Nous sommes actuellement cinq à remplir ce service de prière et de soutien spirituel des soldats. Nous collectons aussi des fonds pour acheter des gilets pare-balles, des casques, du matériel médical. Nous faisons aussi beaucoup d'aide humanitaire. Nous avons pour principe qu'il ne faut pas tuer, mais cela ne

NOUS AVONS POUR
PRINCIPE QU'IL NE
FAUT PAS TUER, MAIS
CELA NE VEUT PAS
DIRE QU'IL NE FAUT
PAS RÉSISTER.

veut pas dire qu'il ne faut pas résister. »
L'Église est sur une ligne de crête.

« C'est facile d'être pacifiste et de le proclamer quand il y a la paix partout, s'interroge le pasteur mennonite Alexey

Makaiov. Mais quand la guerre touche ta famille, ta maison, tes amis... Beaucoup alors réinterrogent cette notion de pacifisme. Ne pas attaquer, oui, mais défendre tes proches, c'est légitime. Je ne juge pas ceux qui sont devenus aumôniers militaires, c'est une grâce. Je ne juge pas les mennonites qui ont fait le choix de devenir soldats. Certains l'ont fait. Je bénis tout le monde. Je leur demande de rester chrétiens, de tendre la main à l'ennemi. On n'est pas armé pour détruire mais pour défendre. »

Les autorités ukrainiennes acceptent jusqu'à présent le positionnement de l'Église mennonite. « Plusieurs de nos membres ont été mobilisés, explique Roman Rakhuba. Je leur ai fait une lettre [aux autorités] expliquant qu'ils faisaient de l'aide humanitaire et qu'ils ne souhaitaient pas porter les armes par conviction religieuse. Et c'est passé. Une ordonnance a été prise pour ne pas mobiliser ceux qui font de l'aide humanitaire. Nous ne sommes pas mal vus par les autorités, car elles savent tout ce que nous faisons pour les déplacés et pour l'armée. »

« Cette guerre en Ukraine va provoquer beaucoup de débats dans la communauté mennonite mondiale, assure Alexey Makaïov. Elle va nous obliger à préciser ce qu'est le pacifisme que l'on défend. Si tu es témoin d'une injustice dans la rue, tu passes ton chemin ou tu vas défendre la victime ? »

La paix à tout prix ?

Faut-il mettre fin le plus vite possible à cette violence ? Évidemment oui, est-on tenté de dire. Et pourtant... Tout en bombardant les infrastructures essentielles du pays et les villes, la Russie parle de paix et fustige son voisin. « Tous les problèmes proviennent de la partie ukrainienne qui refuse catégoriquement des négociations et avance des revendications manifestement irréalistes », a déploré le ministre russe des Affaires étrangères, Sergueï Lavrov, dans une interview en marge du G20 en novembre. Pourtant, la Russie n'a pas demandé l'ouverture de négociations officielles à l'heure où ces lignes sont écrites, selon un conseiller du président ukrainien Zelensky.

Alors comment comprendre cette rhétorique russe sur la paix ? En difficulté sur le terrain d'un point de vue militaire, la paix est pour eux une arme de capitulation massive. Après avoir échoué à prendre Kyiv et à mettre au pouvoir un régime fantoche, après avoir échoué à occuper la région de Kharkiv, après avoir échoué à tenir la zone de Kherson, le régime russe cherche à sauver ce qui peut encore l'être, et surtout à sauver la face. Mais la paix selon Poutine ne peut qu'impliquer la capitulation de ceux qui s'opposent à ses desseins, voire n'être qu'une simple pause (même de quelques années) dans la guerre. Capitulation de l'Ukraine qui devrait reconnaître la perte de près de 20 % de son territoire, capitulation de l'Occident et des valeurs démocratiques qu'il défend.

Kyiv a posé ses conditions pour entamer des discussions de paix avec Moscou : la souveraineté retrouvée de l'Ukraine sur l'ensemble des territoires situés dans ses frontières de 1991, donc y compris la Crimée, annexée par les Russes après un référendum illégal en 2014. De son côté l'Union européenne

LA PAIX SELON
POUTINE NE PEUT
QU'IMPLIQUER LA
CAPITULATION DE
CEUX QUI S'OPPOSENT
À SES DESSEINS.

reste ferme. Le 17 novembre, Josep Borell, le chef de la politique étrangère européenne, a déclaré : « Je crains que la Russie ne soit pas prête à se retirer et tant qu'elle ne le fera pas, la paix ne sera pas possible. » Et d'ajouter : « C'est la Russie qui doit rendre la paix possible, l'agresseur doit se retirer s'il veut une paix durable. » « Il n'y a rien à négocier avant que l'Ukraine ne soit totalement libérée, estime Nicolas Tenzer², professeur à Sciences Po et animateur du blog Desk Russie. On n'est pas dans une négociation syndicale où l'on peut obtenir quelque chose. Là, on ne peut pas négocier l'intégrité territoriale de l'Ukraine. »

« Notre aide à l'Ukraine est un effort de nos peuples européens, de la population française, c'est la France avec un un grand F qui se mobilise, déclara

C'EST LA FRANCE
AVEC UN UN GRAND F
QUI SE MOBILISE.

rait Catherine Colonna, la ministre des Affaires étrangères lors d'une rencontre avec les acteurs non étatiques français le 8 décembre³. Nous sommes au début d'une longue épreuve en Ukraine et sur

notre continent. Ce qui est en jeu n'est pas juste le sort de l'Ukraine, ce sont les principes mêmes de l'ordre international. Imparfait. Mais relativement en paix. » ■

2. Interview réalisée en novembre 2022.

3. Propos recueillis par l'auteur.

La guerre ou l'Europe

Sébastien Maillard

Les jours de guerre se suivent en Ukraine et la destruction du pays se poursuit sans relâche. Parce qu'il se livre à nos portes, parce qu'il s'attaque à un peuple souverain, parce que ses conséquences nous frappent directement, parce qu'il s'en prend à la démocratie, parce que le belligérant est une grande puissance nucléaire, ce conflit nous hante et nous mobilise, en Européens.

La guerre au centre du continent européen

La guerre se déroule dans un pays où des géographes au XIX^e ont situé le véritable centre de notre continent. Mais ces marches de l'Est, tour à tour disputées et occupées au fil de l'histoire, sont restées un impensé de la construction européenne. L'Union européenne (UE) s'est toujours gardée de définir ses frontières. D'expliciter la place qu'elle pourrait réserver à l'Ukraine. L'ambiguïté a longtemps été entretenue à la fois pour ne pas irriter Moscou, sans décourager Kyiv, et pour ne pas nous diviser sur ce potentiel élargissement, qui n'a jamais été regardé en face jusqu'à présent.

La guerre nous y oblige, avec un œil nouveau. La France, traditionnellement prudente envers les demandes d'adhésion, s'est déjà rangée à l'idée que l'Ukraine finirait un jour par devenir un État membre de l'UE. Elle raisonne de même au sujet de la Moldavie et se préoccupe davantage du sort

À PROPOS DE L'AUTEUR

Sébastien Maillard a été journaliste à *La Croix* et il est spécialiste des questions européennes. Il est à l'heure actuelle directeur de l'Institut Jacques Delors.

des Balkans. Discuter de futures adhésions résonne étrangement en pleine guerre. Le débat paraît déplacé quand les urgences sont ailleurs. Mais la promesse d'Europe peut au moins soutenir le moral de cette nation en armes, que forment sans découragement les Ukrainiens.

D'ailleurs, la guerre a éclaté précisément là où n'existe pas l'Europe, au sens de sa construction institutionnelle. Celle-ci fait reposer la paix durable entre ses membres sur trois fondements. D'abord, sur une interdépendance pro-

LA GUERRE A ÉCLATÉ
PRÉCISÉMENT LÀ OÙ
N'EXISTE PAS L'EUROPE.

fonde et assumée entre ses États membres, qui échangent et coopèrent en majorité entre eux. Rien de tel entre l'Ukraine et la Russie.

Le commerce entre eux est au contraire allé déclinant. En 2020, l'Ukraine importe à 42 % de l'UE et seulement à 8,5 % de la Russie. Et lorsque l'interdépendance existe, comme à propos du gaz qui transite par l'Ukraine et qui provient de Russie, celle-ci l'instrumentalise à des fins politiques dans un rapport du fort au faible.

L'Europe sous l'empire du même droit

L'Europe sert justement à replacer les relations entre pays, grands ou petits, sous l'empire du même droit. C'est un autre ferment de paix. La force de l'idée européenne est de sortir des rapports de force entre États, de régler nos différends par le droit. Inconcevable pour la « Grande Russie » vis-à-vis de la « Petite Russie », comme elle a historiquement désigné l'Ukraine. La kleptocratie au pouvoir au Kremlin ignore par principe tout respect d'un droit autre que le sien.

À l'inverse, au sein de l'UE, la primauté du droit est la clef de voûte de l'intégration européenne.

Cette dernière maintient aussi la paix en conduisant une forme de guérison des mémoires, à l'instar de la réconciliation franco-allemande initiale et d'autres processus parallèles. À cet égard, elle permet aussi à ses membres,

dont beaucoup furent à la tête de vastes empires, de tourner leur page coloniale passée. L'Europe n'a pas été construite que sur les ruines des guerres mais aussi sur les fins d'empires. Plus de 70 ans d'intégration européenne ont ainsi transformé les rêves nationalistes de grandeur, les aventures solitaires, en quête collective d'influence. À l'opposé, la Russie, humiliée par l'implosion de son empire soviétique, n'en a jamais fait le deuil. La guerre qu'elle mène en Ukraine est de nature impériale, détournant un narratif repris de la « grande guerre patriotique » de 1940-1945.

Interdépendance, respect du droit, réconciliation : ces trois processus ont su rendre entre Européens la « guerre impensable », selon le but visé par la déclaration Schuman, qui justifiait : « L'Europe n'a pas été faite, nous avons eu la guerre. » Celle-ci devait devenir « matériellement impossible ».

La guerre, accélérateur d'Europe

La guerre, nous l'avons de nouveau sous nos yeux. Sa pensée n'a jamais quitté Moscou. L'Europe espérait être imitée. Elle est au contraire passée pour naïve. Ses dépendances sont autant de vulnérabilités exploitées. C'est pourquoi, sans tourner le dos à des décennies d'ouverture et de libre-circulation, les Vingt-Sept s'emploient à protéger ces acquis dans un environnement hostile, voire belliqueux. Leur projet de paix est en train de devenir, en même temps, un projet de puissance. Les initiatives de la Commission von der Leyen s'inscrivent dans cet « agenda de souveraineté », dont la guerre en Ukraine accélère la nécessité.

L'objectif n'est pas de nous barricader à l'abri d'un monde hostile. Ni de nous ranger docilement derrière un protecteur américain, qui veut d'abord protéger sa propre économie comme

le trahit l'*Inflation Reduction Act*. L'immense défi des Européens est de ne pas laisser s'installer dans le monde un nouveau rideau de fer qui opposerait un Occident – dans lequel l'UE serait diluée – au reste du monde (*the West*

L'IMMENSE DÉFI DES
EUROPÉENS EST DE NE
PAS LAISSER S'INSTALLER
DANS LE MONDE UN
NOUVEAU RIDEAU DE FER.

and the Rest), où la Russie pactise avec la Chine. Ne pas se laisser enfermer dans ce clivage mais instaurer au contraire un dialogue stratégique à l'échelle du continent, sans Russes ni Américains, c'est l'objet de la nouvelle « Communauté politique européenne » initiée par le président Macron et qui a réuni 44 pays, de l'Islande à l'Azerbaïdjan, à Prague en octobre dernier. Un tel nouveau rendez-vous paneuropéen est prévu le 1^{er} juin prochain dans la

NOTRE DÉFI
ENVERS CETTE
PARTIE DE NOTRE
CONTINENT SERA
D'Y RENDRE AUSSI
DORÉNAVANT
LA « GUERRE
IMPENSABLE ».

capitale moldave, Chisinau, pour manifester le soutien envers cette ex-république soviétique qui cherche, elle aussi, à s'échapper de la prétendue sphère d'influence russe.

Notre défi envers cette partie de notre continent sera d'y rendre aussi dorénavant la « guerre impensable », en commençant par l'Ukraine. À travers sa reconstruction, déjà en

préparation, en l'engageant dans la voie de l'élargissement comme l'appelle sa candidature reconnue à l'UE, il faudra entraîner à son tour un pays meurtri, traumatisé et exsangue dans le long triple processus d'interdépendance économique, de respect du droit et de réconciliation des peuples – qui exigera jugement des crimes de guerre et réparation. Ainsi se forgera patiemment et singulièrement une nouvelle paix européenne. ■

La dissuasion nucléaire, en parler ou non ?

Patrick Hubert

Les armes nucléaires font rarement la une dans les médias ou dans les conversations du quotidien. Même si, depuis la guerre déclenchée en Ukraine par Vladimir Poutine, elles font l'objet de quelques articles... Pourquoi ce silence ? Ignorance de la question, secret défense abusif, refus d'affronter la peur, rationnelle ou non, que ce sujet peut faire naître, ou confiance aveugle en la dissuasion, pierre angulaire de notre défense ?

Cet article a pour modeste ambition d'apporter un éclairage sur ce sujet largement méconnu car peu médiatisé. Son auteur, même s'il s'y intéresse depuis plus de trente ans, ne prétend pas pour autant détenir la vérité sur la question.

Le coût de la dissuasion

La dissuasion nucléaire française repose aujourd'hui sur deux composantes :

- une composante aérienne constituée d'avions Rafale susceptibles de délivrer un « tir d'avertissement » à destination d'un ennemi qui aurait

À PROPOS DE L'AUTEUR

Stéphane Lavignotte est pasteur de l'Église protestante unie à Montreuil (93). Il est professeur d'éthique à la Faculté universitaire

de théologie protestante de Bruxelles. Dernier ouvrage paru : *L'écologie, champ de bataille théologique*, éd. Textuel, 2022.

porté atteinte à nos « intérêts vitaux », lesquels n'ont jamais été clairement définis, ce flou faisant partie de la stratégie de dissuasion ;

- une composante maritime formée de quatre sous-marins basés à Brest, dont l'un – deux depuis la guerre en Ukraine – est toujours à l'eau, quelque part au milieu des océans. Chacun transporte seize missiles porteurs de six ogives, soit une puissance équivalente à mille « Hiroshima ». Le Président de la République, seul « maître à bord », peut décider de leur utilisation à l'encontre d'un ennemi qui aurait attaqué notre territoire ou celui d'un de nos alliés membres de l'OTAN.

Cette dissuasion a un coût : environ quatre milliards d'euros¹ en 2020, mais la nouvelle loi de programmation militaire – revue à la hausse récemment – prévoit d'ici 2025 une augmentation de plus de 50 % pour atteindre au moins 6,5 milliards d'euros par an, soit 13 %

CETTE DISSUASION
A UN COÛT :
ENVIRON QUATRE
MILLIARDS D'EUROS .

du budget de la Défense et une dépense de plus de 11 500 euros par minute ! Ces sommes d'argent pourraient-elles être utilisées autrement² ?

La dissuasion est-elle efficace ?

La dissuasion nucléaire est présentée comme la clef de voûte de notre défense. Mais répond-elle aux menaces essentielles auxquelles notre pays est confronté aujourd'hui ?

Ces menaces sont au moins trois : le dérèglement climatique, dont les conséquences, encore largement à venir, toucheront différents domaines de notre vie ; le creusement des inégalités sociales qui fracture notre société et fragilise de plus en plus notre système démocratique ; enfin la menace terroriste, pour partie due à nos attitudes passées et présentes, qui peut nourrir

1. Pour les seuls équipements et leur maintenance.

2. Nombre de militaires souhaiteraient mettre davantage d'argent dans les équipements conventionnels et la lutte contre les cyberattaques ; sans compter que la santé, l'éducation, la culture et la transition écologique mériteraient plus d'attention...

des peurs légitimes. Face à ces menaces, nos armes nucléaires semblent bien inutiles, même face à la menace terroriste, qui touche pourtant au domaine de la défense. Pire, elles pourraient motiver un groupe ennemi bien entraîné, organisé et sans scrupule, qui les prendrait pour cibles.

Alors, quel rôle a vraiment notre dissuasion ? Pour certains, elle est la garantie qu'une guerre ne peut plus avoir lieu sur notre territoire. Pour d'autres elle est un instrument de puissance nécessaire, mais peut-être illusoire.

MAIS NE REPOSE-
T-ELLE PAS EN
GRANDE PARTIE
SUR DU BLUFF ?

Mais ne repose-t-elle pas en grande partie sur du bluff ? Bluff qui consiste à affirmer que le Président de la République appuiera en conscience et en notre nom sur le bouton « si nos intérêts vitaux sont menacés »³. Au risque de mettre le pays au ban des nations puisque l'ONU a déclaré le 24 novembre 1961, contre l'avis de la France, que l'utilisation de l'arme atomique constituerait une violation de la Charte des Nations unies et un crime contre l'humanité.

Par ailleurs, les armes possédées à ce jour par neuf pays⁴ n'empêchent pas la prolifération de guerres sur notre planète. Pire, la Russie a déclenché une guerre en envahissant l'Ukraine et a menacé d'utiliser ses armes nucléaires si d'autres États s'avaient de l'en empêcher⁵. Février 2022 marque ainsi un tournant dans l'histoire du nucléaire militaire : ces armes, censées être seulement défensives, permettraient désormais à celui qui les possède d'utiliser ses armes conventionnelles pour agresser un autre État et de bénéficier d'une certaine impunité ! Où la dissuasion trouve donc ses limites...

3. Dans ses Mémoires, Valéry Giscard d'Estaing a révélé qu'il s'était résolu à ne jamais utiliser l'arme atomique. Mais bien entendu, il ne l'avait alors pas fait savoir. Question de bluff.

4. États-Unis, Russie, Chine, France, Grande-Bretagne, Inde, Pakistan, Israël et Corée du Nord. Les cinq premiers ont ratifié le Traité de non-prolifération (TNP) et sont les cinq membres permanents du Conseil de sécurité de l'ONU avec droit de veto.

5. Vladimir Poutine a-t-il les mêmes scrupules que Valéry Giscard d'Estaing ? Ou bluffe-t-il lui aussi ?

La position du Vatican

Si Jean-Paul II considérait encore la dissuasion moralement acceptable tout en condamnant l'éventuelle utilisation de l'arme atomique⁶, ses successeurs ont pris une position plus tranchée.

Ainsi Benoît XVI déclarait le 1^{er} janvier 2006 : « Que dire [...] des gouvernements qui comptent sur les armes nucléaires pour garantir la sécurité de leur pays ? Avec d'innombrables personnes de bonne volonté, on peut affirmer que cette perspective, hormis le fait qu'elle est funeste, est tout à fait fallacieuse. En effet, dans une guerre nucléaire, il n'y aurait pas des vainqueurs, mais seulement des victimes. »

Et, dans un message à l'ONU lors d'une conférence de mars 2017 préparatoire au Traité d'interdiction des armes nucléaires (TIAN)⁷, François écrivait : « Si nous prenons en considération les principales menaces à la paix et à la sécurité [...], comme par exemple le terrorisme, les conflits asymétriques, la cybersécurité, les problèmes environnementaux, la pauvreté, de nombreux doutes surgissent

L'OBJECTIF ULTIME DE
L'ÉLIMINATION TOTALE
DES ARMES NUCLÉAIRES
DEVIENT À LA FOIS UN
DÉFI ET UN IMPÉRATIF
MORAL ET HUMANITAIRE .

en ce qui concerne l'insuffisance de la dissuasion nucléaire comme réponse efficace à ces défis. [...] La paix et la stabilité internationales ne peuvent être fondées sur un faux sentiment de sécurité, sur la menace d'une destruction réciproque ou d'un anéantissement total, ou sur le seul maintien d'un

équilibre des pouvoirs. [...] Dans ce contexte, l'objectif ultime de l'élimination totale des armes nucléaires devient à la fois un défi et un impératif moral et humanitaire. » (repris dans *Fratelli tutti* n° 262) Avant de proclamer dans un message prononcé au Mémorial de la paix de Hiroshima en novembre 2019 :

6. Cette affirmation curieuse – posséder mais s'interdire d'utiliser – est depuis 1983 la position officielle des évêques français. Jamais plus la question n'a été reprise même si le monde a bien changé depuis cette époque.

7. Que le Saint-Siège a été le premier à ratifier.

« L'utilisation de l'énergie atomique à des fins militaires est aujourd'hui plus que jamais un crime, non seulement contre l'homme et sa dignité, mais aussi contre toute possibilité d'avenir dans notre maison commune. » On ne peut être plus clair !

Quelles pistes poursuivre aujourd'hui ?

Peut-on accepter sans aucun débat⁸ la « modernisation » coûteuse de notre dissuasion ? Peut-on croire nos dirigeants qui se réfèrent au Traité de non-prolifération (TNP), ratifié en 1992 par la France, mais qui semblent ignorer son article VI qui les enjoint « à poursuivre de bonne foi des négociations sur des mesures efficaces relatives à la cessation de la course aux armements nucléaires à une date rapprochée et au désarmement nucléaire et sur un traité de désarmement général et complet sous un contrôle international strict et efficace » ?

Doit-on contraindre nos gouvernants, sinon à ratifier le TIAN⁹, tout du moins à accepter l'invitation faite à la France d'être « observatrice »¹⁰ lors des réunions annuelles rassemblant les États signataires ? Différents mouvements membres de ICAN France¹¹ s'efforcent de sensibiliser les citoyens et les parlementaires français à cet objectif. Et quelques personnes de Justice et Paix, de Pax Christi et de la CMdF ont entrepris de demander à des évêques de réfléchir aussi à cette question.

Ne doit-on pas envisager aussi une réflexion plus large sur notre défense qui intégrerait les concepts de Défense civile non-violente et d'Intervention civile de paix¹² ?

En attendant, la CMdF, en 2023, doit-elle renouveler les motions votées en 2012 et 2017 ? ■

8. La décision de se doter de l'arme nucléaire a été prise par le général de Gaulle. Elle n'a jamais fait l'objet de débats au Parlement.

9. Entré en vigueur le 21 janvier 2021, il interdit la fabrication et la possession d'armes nucléaires.

10. Lors de la première réunion de ce genre en 2022, la France a dédaigné cette invitation, arguant que le TIAN était incompatible avec le TNP, alors même que le TIAN a été voulu par des États non dotés comme une réponse à l'article VI du TNP.

11. ICAN (Campagne internationale contre les armes nucléaires) a reçu le prix Nobel de la paix en 2017.

12. Ces deux concepts, le deuxième intéressant même des militaires, mériteraient un article à eux seuls pour les présenter.

Appelé à construire un monde de paix

Claude Simon

Claude était prêtre de la Mission de France. Il appartenait à l'équipe des prêtres ouvriers de Caen. Il a milité au Mouvement de la paix pendant plus de 50 ans.

« J'entends très tôt un appel : celui à construire un monde de paix. Je me rappelle très bien mon indignation de gosse de 8 ans en 1938 devant la misère des gosses de mon âge fuyant la guerre d'Espagne, mon indignation dans les années 1940-1944 de subir l'occupation allemande et, en 1950, mon premier engagement : la signature de l'appel de Stockholm contre l'arme atomique. Je suis marqué ensuite par l'emprisonnement de Henri Martin qui refuse de faire la guerre en Indochine.

Puis mon rappel en Algérie. Parti sergent, revenu deuxième classe. Au retour, janvier 1956, je m'engage au Mouvement de la paix, un engagement qui me fera connaître, au cours des années, la garde à vue et la matraque des CRS mais surtout tant de joies partagées dans l'action avec des femmes et des hommes (majoritairement athées ou agnostiques) tellement donnés aux autres, des « cœurs de pauvres » qui m'ont évangélisé eux aussi.

Je continue ma responsabilité dans ce mouvement car j'entends toujours l'appel à construire un monde sans armes, notamment nucléaires, et où les peuples seraient libres. Et je pense d'abord au peuple palestinien qui survit depuis si longtemps dans une prison à ciel ouvert. Un appel qui, pour moi, fait partie du « réseau international » au même titre que notre présence dans les pays étrangers, notre souci des émigrés en France et la défense des sans-papiers. Voilà donc un appel auquel, depuis des décennies, j'essaie de répondre : saint Paul dit quelque part qu'il n'a pas fini sa course. Moi non plus : ce n'est tout de même pas à quatre-vingts berges, en pleine force de l'âge, que je vais m'arrêter. »

Une fragilité d'écorchés vifs

Hervé Rouxel



Il pollue la terre, celui-là ! » Youssef¹ vient de quitter la salle de classe avec son éducateur en me lançant une de ses tirades favorites. Pourtant, il sait que je viens à coups de pédales à l'institut spécialisé en troubles du comportement où je travaille comme instit', bref, que mon empreinte carbone n'est pas des plus élevées... Mais quand son éducateur lui a demandé de quitter la salle de classe où il était entré sans autorisation, il a compris que je disais « Allez ! » pour le mettre dehors... Et cela a suffi pour le mettre hors de lui, persuadé que je le rejetais et que de tels êtres aussi rejetants « polluent la terre » par leur seule existence.

« On ne nous aime pas »

Nietzsche avait résumé d'un trait le malaise qui tourmente la plupart des jeunes que nous accueillons ici et de tous ceux qui « hors les murs » sont eux aussi contaminés par le virus de la violence : « Les acteurs meurent de n'être pas loués, les vrais hommes de n'être pas aimés. » En effet, ce n'est pas d'abord de louanges, de likes ou de followers sur « Insta », ni de surconsommation ou autres succédanés qu'ont besoin tous ces jeunes, premières victimes de leur propre violence... mais bien d'amour.

1. Tous les prénoms ont été changés.

À PROPOS DE L'AUTEUR

Hervé est membre de l'équipe Mission de France de Gennevilliers. Il est inséré auprès des jeunes de la ville. Il travaille comme enseignant auprès de jeunes présentant des troubles du comportement.

À l'origine de leurs embrasements de violence, on trouve en général une frustration apparemment bénigne mais suramplifiée par une autre frustration plus profonde, celle de n'avoir pas été suffisamment aimés, suffisamment reconnus en profondeur pour parvenir à affronter sans trop de casse les inévitables frustrations et contrariétés de la vie. Et cela peut alors exploser à

CELA PEUT ALORS
EXPLOSER À TOUT
MOMENT, TANT
QU'ILS N'AURONT PAS
PRIS SUFFISAMMENT
CONFIANCE EN EUX.

tout moment, tant qu'ils n'auront pas pris suffisamment confiance en eux et en ce qu'ils portent d'unique.

Les « grands des cités » qui tiennent les murs et jouent les caïds devant les « petits » admiratifs ne disent pas autre chose quand on les écoute de près. Quel leitmotiv revient toujours, à fleur de béton ? « On ne nous aime pas. »

Combien sont prêts à basculer dans des trafics ou des voies de radicalisation sans issue pour au fond une seule raison profonde : être enfin reconnus pour eux-mêmes, sentir qu'ils existent aux yeux de quelqu'un ou d'un groupe, même si ce quelqu'un est un manipulateur qui joue avec leurs failles ou que ce groupe tient plus de la horde que de la famille qui n'a pas pu les aider à grandir dans la bonne direction... Et même l'argent qu'ils peuvent y gagner sert surtout à se faire enfin reconnaître comme ayant de la « valeur », à l'image de toutes ces marques qui traduisent peut-être une seule demande : qu'ils aient enfin du prix aux yeux de quelqu'un, sans savoir à quel point ils en ont infiniment pour Quelqu'un qui a laissé jusqu'à sa vie pour leur traduire la Folie de ce Prix...

Il y a bien sûr d'autres poches magmatiques où s'alimente la violence de ces jeunes « à la marge » : toutes les frustrations accumulées aux portes d'une société dont ils se sentent exclus, d'une institution scolaire où ils ne parviennent à se faire remarquer autrement qu'en mettant à mal le cadre et ceux qui tentent de le maintenir (même si là encore, ils n'oublieront jamais des années plus tard le prof qui leur a témoigné de l'intérêt, le surveillant qui s'est

montré bienveillant, le CPE qui ne les a pas traités comme des numéros...), d'un monde du travail qui ne leur laisse que quelques miettes d'intérim...

Mais bien souvent, derrière toutes ces « piqûres de rappel » de leur manque de valeur, on peut entendre la même soif de reconnaissance, d'exister aux yeux de quelqu'un, de pouvoir croire qu'ils ne sont pas qu'une « galère », même si tout ce qui fait leur vie, quartier, famille, situation sociale et scolaire, semble leur renvoyer l'inverse en pleine figure, comme le reflète peut-être le regard si dur à supporter de tous les « inclus »...

DERRIÈRE TOUTES CES
« PIQÛRES DE RAPPEL »
DE LEUR MANQUE DE
VALEUR, ON PEUT
ENTENDRE LA MÊME SOIF
DE RECONNAISSANCE .

D'où cette susceptibilité à fleur de peau ou de survêt', cette fragilité d'écorchés vifs qui leur fait dégainer les injures et bien vite les poings quand ce ne sont pas les lames dès qu'on les « traite », qu'on semble les regarder de travers, qu'il leur paraît évident qu'on leur manque de « respect ». Ou encore dès qu'il leur semble qu'on va leur prendre le peu qu'ils ont réussi à s'approprier pour avoir enfin de la « valeur », casquette, portable, ou même doudoune. Je pense à Steven. Il avait fugué du car quand le moteur, déjà, ronronnait pour le chemin du retour. Il avait menacé tous ceux qui cherchaient à le retenir et (re)traversé tout Madrid... sans GPS ! (À la fin d'un rassemblement de jeunes pour retrouver sa doudoune, oubliée par un de ses comparses qui a pris cher au passage... alors que le car en question faisait déjà ronronner le moteur pour le chemin du retour !) Quand ce n'est pas leur « go », la copine qu'ils ont réussi à séduire et qu'un autre a osé regarder d'un peu trop près.

Trouver le regard qui les aide à croire en eux

Alors finalement, toute cette violence n'est-elle pas avant tout que l'expression maladroite (et parfois, hélas ! meurtrière) d'une soif d'amour tenaillante, d'une exigence profonde d'estime et de reconnaissance ? Une violence décuplée par la violence d'un monde qui ne leur a pas fait de cadeau et dont ils se sentent rejetés, un monde qu'ils considèrent toujours comme leur débiteur

pour n'avoir pas su leur faire la place qu'ils attendaient. Une soif qui colle à la peau et au cœur de ceux qui la subissent et se replient entre parias, comme les lépreux de l'Évangile. Comme disait Jean Giono : « Ta lèpre, c'est de l'amour inemployé. »

Ainsi Kevin, récemment débarqué à l'institut comme un jeune lionceau prêt à piétiner sa gamelle. Il cassait systématiquement tout ce qui pouvait se briser, affiches, tasses (ou vitres...) dès qu'il soupçonnait qu'on « ne croyait pas en lui ». S'ils pouvaient trouver non seulement le regard qui les aiderait à croire en eux, quand eux-mêmes ne savent plus où puiser la force d'y croire, pour découvrir et habiter cette place qui leur aura tant manqué ! Toute l'énergie de cette violence qui se retournait contre eux comme un suicide

CETTE VIOLENCE QUI
SE RETOURNAIT CONTRE
EUX COMME UN SUICIDE
INAVOUÉ POURRA ENFIN
SE METTRE AU SERVICE
DES AUTRES ET D'UNE
CAUSE PLUS VASTE QUE
LEUR SEULE PERSONNE.

inavoué pourra enfin se mettre au service des autres et d'une cause plus vaste que leur seule personne ou leur « terr'erre », leur fameux territoire qui reste souvent leur dernière fierté : « Même si je passe pour un "cas soc", moi au moins je suis du quartier du "Luth", du "Fossé", des "Agnettes", pas comme les sous-hommes d'en

face »... qui sont bien souvent des « cousins à la mode de Bretagne » ou du bled ! (Même si les « cousinades » qui résultent de toutes ces frustrations accumulées n'en finissent pas de dégénérer en guéguerres des boutons entre quartiers « si loin si proches », comme cela se reproduit à nouveau depuis quelques semaines entre « ceux de Gennevilliers » et « ceux d'Asnières »... qui se repassent à tabac à longueur de soirée au seul motif qu'ils ne sont pas du même code postal !)

Bien sûr, ils « testeront » plus d'une fois la solidité des mains qui se tendent vers eux pour être sûrs que ce n'est pas de la « loose », une fois de plus... Mais s'ils arrivent à se sentir profondément et durablement acceptés, reconnus et surtout aimés tels qu'ils sont, alors même les pires des vilains petits

canards pourront enfin se regarder comme des premiers de cordée, heureux de pouvoir à leur tour en aider d'autres à se relever, même après des chutes en cascade.

Ainsi, quand on met les voiles « n'importe où mais loin du béton », selon le plan de navigation éloquent d'un « grand de la tess' », plus que toutes les consignes des « babtous » (« étrangers »... souvent affublés d'un « visage pâle ») qui eux n'ont pas grandi à l'ombre des mêmes tours, la meilleure garantie d'un séjour sans trop de casse est d'avoir à la tête des nouvelles pousses un « grand frère » de confiance qui a déjà épuisé toute la gamme des infractions imaginables et qui saura, mieux que tous les manuels d'éducation, remettre les « petits » sur le chemin, certes sinueux... Un Autre Passager, clandestin, un certain Grand Frère, Lui aussi passé par là saura redresser à sa façon, de détour en détour... et convertir toute leur violence en énergie de Vie ! ■

Un syndicalisme ouvert, force d'apaisement dans l'entreprise

Jean-Philippe Landru

Je suis aujourd'hui retraité depuis bientôt trois ans. J'ai fait toute ma carrière à La Poste et cela fait trente ans que j'ai pris ma carte à la CFDT. Ces deux fidélités, je les assume. Et je voudrais parler d'une troisième qui est pour moi une boussole, celle de l'éthique de la responsabilité que j'ai tenté de porter dans les deux métiers que j'ai préféré exercer, celui de DRH et celui de responsable syndical. Deux métiers radicalement opposés, en théorie, deux façons différentes de réguler des conflits, d'être confronté à de la violence dans les rapports de travail... Mais j'ose écrire que pour moi ils ont

LE TRAVAIL NE FUT POUR
MOI NI UN JEU, NI UN
ART, NI UNE TECHNIQUE,
NI UNE PERFORMANCE,
MAIS UN REGARD.

été... complémentaires ! Je vais me focaliser sur ma fonction syndicale.

Fondamentalement, le travail ne fut pour moi ni un jeu, ni un art, ni une technique, ni une performance,

mais un regard. Un regard posé sur les gens. Avec cette conviction que là où je suis, le Christ m'attend. J'ai essayé en tant que chrétien de tricoter du relationnel sur le lieu de travail, sans toujours y arriver, soyons franc. Mon



À PROPOS DE L'AUTEUR

Jean-Philippe est marié à Emmanuelle et ils ont cinq enfants. Il fait partie de l'équipe MdF Colibris (38). Il est engagé dans

l'interreligieux et dans le soutien aussi bien aux personnes en situation de handicap mental qu'aux personnes précaires et isolées.

postulat a toujours été de penser qu'une organisation du travail quelle qu'elle soit (PME, grande entreprise publique ou privée, association, administration, etc.) n'est en soi ni le lieu du mal absolu, ni un espace idyllique dans lequel tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes. Comme souvent, la vérité se situe au milieu. Mais ce sont surtout les acteurs qui font la différence.

Croire en l'autre

Croire en la capacité des acteurs à agir, viser l'émancipation des femmes et des hommes qui forment cet espace de travail depuis la femme de ménage jusqu'au directeur, c'est une chose essentielle pour moi, et c'est un point majeur de mon engagement à la CFDT dans la lignée de ma foi chrétienne.

C'est pourquoi sans être jamais dupe du jeu personnel des acteurs, des rapports de force, des discours langue de bois, je me suis toujours refusé à ne voir mon espace de travail que sous le prisme de la domination des dirigeants et de l'exploitation des ouvriers. Je me suis toujours refusé aussi – car les deux choses vont souvent de pair – à considérer que le travailleur était prédestiné à souffrir, à subir le joug de son patron, en d'autres termes, à ne pas être épanoui à son travail.

Pour moi, le rôle régulateur du syndicaliste consiste à toujours se demander comment dépasser une grille mentale de haine, de revanche, qui nous prend au piège d'un ressentiment contre son employeur et dont le travailleur ne parvient pas à sortir pour déboucher sur du positif. Ma question a toujours été : comment transforme-t-on cette aigreur en lutte positive, et en force de proposition de nouvelles mesures qui vont dans le sens de l'amélioration de la qualité de vie au travail ou de la reconnaissance des efforts faits par les salariés ?

POUR MOI, LE RÔLE
RÉGULATEUR DU
SYNDICALISTE CONSISTE
À TOUJOURS SE DEMANDER
COMMENT DÉPASSER UNE
GRILLE MENTALE DE HAINE,
DE REVANCHE, QUI NOUS
PREND AU PIÈGE D'UN
RESSENTIMENT CONTRE
SON EMPLOYEUR.

Parlons à présent d'un élément clivant dans le syndicalisme : le concept de grande victoire. À l'image du grand soir, il y aurait des grandes victoires où, à l'issue d'un mouvement massif de grève, on aurait fait fléchir la direction dans notre sens et atteint une sorte de nirvana social. Je crains, hélas ! qu'il ne s'agisse que d'une ivresse très passagère et illusoire.

Les quelques fois où j'ai vécu cela, si, indéniablement, il y a des bons côtés : un rapprochement entre les différents syndicats, une camaraderie fraternelle qui se noue entre les grévistes. Pourtant, cela crée surtout de la frustration sur le long terme, une incompréhension vis-à-vis des collègues non grévistes, un ressentiment vis-à-vis des cadres et de la direction, un manque à gagner considérable pour les grévistes et une frustration car on n'obtient jamais l'entièreté de nos revendications. Cela ne prépare jamais des relations apaisées pour la suite.

Miser sur l'intelligence des acteurs

Or c'est aussi cela la responsabilité syndicale, c'est voir plus loin qu'une victoire immédiate à la Pyrrhus. C'est pourquoi j'ai toujours préféré, dans une situation donnée, ce que Jean Kaspar intitulait « l'intelligence des acteurs » : une analyse des rapports de forces, l'identification des leviers sur lesquels reposent la légitimité du pouvoir des acteurs, la force d'un réseau dense qui utilise aussi des « influenceurs » de celui qui a pris la décision, la connaissance du dossier, le travail d'équipe, une communication interne ciblée à partir de tracts, pétitions, journaux internes, tout cela pour élaborer une stratégie qui rende le plus difficile possible pour un directeur de dire non. Et ensuite aller discuter en amont, préparer et tester des revendications, faire émerger des solutions qui ne sont jamais unilatérales, par de la négociation, faire bouger les lignes en vue de créer des situations de gagnant-gagnant, à travers, si possible, des accords d'entreprise, voici qui m'a toujours semblé beaucoup plus efficace qu'un mouvement massif de grève.

Une telle approche, beaucoup plus complexe que l'usage unique du rapport de force (même si celui-ci reste toujours un possible dans la panoplie des

solutions, mais qu'on utilise, comme la riposte flexible, en dernière solution), sous-entend à la base deux présupposés : premièrement choisir ses revendications, à savoir n'accepter de ne défendre que des revendications ou des situations qu'on estime justes ou légitimes.

Pour cela, ce qui doit être en jeu c'est la justice, au sens biblique du terme ! Une mesure qui, si elle se mettait en œuvre, laisserait de côté des salariés, modifierait l'équi-

CE QUI DOIT ÊTRE EN
JEU C'EST LA JUSTICE
AU SENS BIBLIQUE
DU TERME.

libre, créerait un tel abus de pouvoir ou une telle inégalité qu'elle créerait une situation d'injustice, doit donc être combattue au nom d'une certaine conception du vivre-ensemble qui a à voir avec la paix au sens large dans l'entreprise.

Deuxième présupposé, avoir la prétention de penser que, de part et d'autre, du côté syndicat comme du côté direction, il y a des personnes (à bien choisir !) qui tiennent leur engagement, ne trichent pas et comprennent l'intérêt d'une confiance réciproque, d'une relation de confiance. Il s'agit évidemment de personnes qui ont des valeurs humaines de loyauté, de respect de l'autre et d'ouverture d'esprit.

Voilà dans quel état d'esprit j'ai fait mon travail de syndicaliste. De ce point de vue-là on touche du doigt l'apport du syndicat dans un collectif de travail : être à la fois une vigie de dysfonctionnement, un incubateur de propositions, un interlocuteur fiable, un acteur de régulation de la violence subie par les salariés et aussi un contre-pouvoir qui rééquilibre des attitudes autoritaires, des décisions discrétionnaires de la tête de l'entreprise, et contribue donc à la paix sociale des acteurs. ■

Apprendre la tolérance et le respect des autres

Yvette Bailly

Pour le MAN (Mouvement pour une Alternative Non violente), éduquer et développer une culture de paix, c'est éduquer à la régulation non violente des conflits pour un vivre ensemble et une paix durable. Cet apprentissage est un travail de longue haleine, c'est pourquoi il est important de donner aux enfants et aux adolescents des outils pour faire face aux conflits inhérents à la vie quotidienne, en les aidant à développer des compétences psycho-sociales s'appuyant sur l'estime de soi et l'empathie envers les autres.

Interpeller les institutions

Ce travail sur l'éducation à la non-violence et à la paix s'inscrit dans des orientations définies par plusieurs institutions. L'ONU a défini un certain nombre d'Objectifs de Développement Durable (ODD) à mettre en œuvre d'ici 2030. Les ODD 4 et 16 préconisent la mise en place d'une éducation de qualité pour promouvoir l'avènement de sociétés pacifiques et inclusives.

Le MAN avec plusieurs associations a mené des actions de plaidoyer pour que la formation à la régulation non violente des conflits pour les personnes chargées de l'éducation des enfants soit inscrite dans la loi. C'est chose faite : la



À PROPOS DE L'AUTEURE

Yvette BAILLY est membre du MAN à Lyon (Mouvement pour une Alternative Non violente). Elle est active au sein de la commission

Éducation et elle est co-auteure des ouvrages *La médiation, insécurité et violences*, et *Exclusions et violences*, aux éditions du MAN.

Loi pour la refondation de l'école de la République du 8 juillet 2013 (dite loi Peillon) a défini comme une des missions des ESPE (appelés aujourd'hui les INSPE : Instituts Nationaux Supérieurs du Professorat et de l'Éducation) de donner aux enseignants et aux personnels d'éducation des « formations à la prévention et à la résolution non-violente des conflits ». Mais la mise en œuvre de cette loi n'est pas effective, de fait très peu d'enseignants bénéficient de cet apprentissage.

L'ÉLÈVE APPREND
À RÉSOUDRE LES
CONFLITS SANS
AGRESSIVITÉ, À
ÉVITER LE RECOURS
À LA VIOLENCE
GRÂCE À SA
MAÎTRISE DE MOYENS
D'EXPRESSION, DE
COMMUNICATION ET
D'ARGUMENTATION.

En ce qui concerne les élèves, c'est le socle des connaissances et des compétences qui fait référence à la résolution des conflits en précisant :

L'École a une responsabilité particulière dans la formation de l'élève en tant que personne et futur citoyen. *L'élève apprend à résoudre les conflits sans agressivité, à éviter le recours à la violence grâce à sa maîtrise de moyens d'expression, de communication et d'argumentation.* Il respecte les opinions et la liberté d'autrui, identifie et rejette toute forme d'intimidation ou d'emprise. Apprenant à mettre à distance préjugés et stéréotypes, il est capable d'apprécier les personnes qui sont différentes de lui et de vivre avec elles. Il est capable aussi de faire preuve d'empathie et de bienveillance.

Là aussi dans les faits, peu d'élèves bénéficient vraiment de cet apprentissage. Tout en continuant à œuvrer auprès des institutions pour qu'elles assument leurs responsabilités, le MAN-Lyon agit sur le terrain depuis plusieurs années.

Sensibiliser à l'éducation à la non-violence et à la paix auprès des enfants

Dans le cadre de la prévention de la violence, le MAN est sollicité par des équipes éducatives pour animer des initiations à la régulation non violente des conflits dans les classes. Il s'agit d'ateliers auprès des élèves de tous niveaux scolaires : maternelle, primaire, collège, lycée général et lycée professionnel.

Les interventions du MAN se déroulent sous forme interactive, à partir de différents exercices, saynètes et mises en situation. Le respect et la confidentialité sont proposés comme règles de fonctionnement pour poser le cadre de l'animation. Les exercices de confiance et de mise en situation permettent d'expérimenter d'autres attitudes que celles dont on a l'habitude, de nouveaux comportements.

La violence est très souvent liée au déni de l'altérité de l'autre, de sa différence. Elle témoigne la plupart du temps d'une impossibilité de gérer la frustration. L'objectif est de travailler sur la différence, la tolérance, le respect des autres et notamment la prise de conscience de la portée des mots et

LA VIOLENCE EST
TRÈS SOUVENT LIÉE
AU DÉNI DE L'ALTÉRITÉ
DE L'AUTRE, DE
SA DIFFÉRENCE.

des paroles. Il y a en effet une banalisation des moqueries, des insultes et des agressions verbales, qui ne sont plus perçues comme une violence à autrui. Il y a besoin de lutter contre toutes les formes de violence afin

d'améliorer le climat scolaire. La violence physique, même si elle est relativement rare, est parfois présente et semble être le seul moyen de répondre aux agressions verbales accumulées pour un certain nombre d'élèves.

Nous intervenons pendant deux heures par demi-classe de quinze élèves, afin que chacun puisse avoir le temps de s'exprimer. Après avoir créé un climat de confiance, à partir de petits exercices et de mises en situation, nous essayons de mettre des mots sur les émotions, les siennes et celles des autres, sur les mots qui font mal et ceux qui font du bien, qui apaisent les tensions. Nous expérimentons par des exercices de confiance que le regard peut être bienveillant. Très souvent, en effet, les tensions commencent par un regard vécu comme une agression, comme menaçant.

Écouter les avis des autres, notamment dans l'exercice sur le baromètre de la violence, permet concrètement de voir que tout le monde ne vit pas de façon identique une même situation. Petit à petit cela apprend la tolérance

et le respect des autres. Cet exercice réalisé dans un climat de confiance aide chacun à exprimer son avis, même s'il est différent de celui des autres. C'est une façon de sortir du phénomène d'emprise que peuvent exercer certains élèves sur le groupe de la classe. C'est aussi un facteur qui peut rompre des phénomènes de témoins passifs dans des cas de harcèlement scolaire.

Le MAN anime aussi des ateliers de sensibilisation auprès d'élèves de seconde, avec plusieurs objectifs : clarifier les concepts et différencier la violence, le conflit, et l'agressivité ; réfléchir aux différentes attitudes face à un conflit et à leurs conséquences, prendre en compte toutes les formes de violence et pas seulement les coups, prendre conscience de l'importance de la communication, se centrer sur sa part de responsabilité dans l'évolution des situations de conflits.

Il s'agit de faire face au conflit, de se faire respecter, de respecter l'autre, d'inventer des solutions gagnant/gagnant. La communication non violente essaie d'éclaircir les incompréhensions en se centrant sur les émotions et les besoins : une situation fait vivre une émotion qui renseigne sur les besoins. Lorsque ce processus est identifié, il est possible alors de formuler une demande. Il en est de même pour l'autre protagoniste du conflit. Sont évoquées des situations de conflit en classe ainsi qu'à l'extérieur, notamment dans l'espace public.

LA COMMUNICATION
NON VIOLENTE ESSAIE
D'ÉCLAIRCIR LES
INCOMPRÉHENSIONS
EN SE CENTRANT SUR
LES ÉMOTIONS ET
LES BESOINS.

Sensibiliser à l'éducation à la non-violence et à la paix auprès des adultes

Nous constatons que des enseignants, des éducateurs, des équipes éducatives peuvent être démunis devant des situations de conflits violents et de harcèlement. C'est pourquoi nous proposons aussi des ateliers en direction des adultes.

Au cours de ces interventions, nous apportons des outils qui renforcent le pouvoir d'agir des équipes éducatives, la bienveillance, l'estime de soi et la

coopération entre adultes : ces temps de mise à plat des difficultés rencontrées et de partage de nouveaux outils expérimentés renforcent la cohésion d'équipe et permettent de lutter contre un stérile sentiment d'impuissance. De plus, avec des outils pédagogiques adaptés nous sensibilisons aussi les enfants, les jeunes et les adultes à la lutte contre les inégalités car il n'y a pas de paix sans justice.

En ce qui concerne la formation des adultes, le MAN a créé un Institut de formation (IFMAN, Institut de Formation du MAN) qui dispense à la demande des formations professionnelles et d'analyse de la pratique pour les enseignants et les équipes pédagogiques.

Proposer cette initiation à la régulation non violente des conflits dès l'enfance est un pari pour un monde plus solidaire et un avenir plus apaisé.■

Contacts

- MAN-Lyon : Mouvement pour une Alternative non-violente – 187, montée de Choulans – 69005 Lyon (06 28 96 31 85 ; man.lyon@nonviolence.fr ; www.nonviolence.fr/lyon).
- MAN Fédéral – 47 rue pasteur – 93100 Montreuil (01 45 44 48 25 ; man@nonviolence.fr).
- www.nonviolence.fr.

Références bibliographiques

- MAN-IFMAN, *Pour réguler nos conflits : la non-violence*, Chronique Sociale, 2018.
- Élisabeth Maheu (dir.), *L'autorité, pour une éducation non violente*, Chronique Sociale, 2018.
- Vincent Roussel (dir.), *100 questions-réponses pour éduquer à la non-violence*, Chronique Sociale, 2011.

Le Mouvement pour une Alternative Non violente (MAN), créé en 1974, a pour objectif de promouvoir la non-violence et de faire valoir son apport spécifique dans la vie quotidienne, dans l'éducation et dans les luttes sociales et politiques. Par la réflexion, l'action et la formation, le MAN cherche ainsi à promouvoir par la stratégie de l'action non violente une société de justice, de paix et de liberté.

La violence qui fait fuir et la grâce de l'accueil

Yolande

Propos recueillis par Guy Pasquier

J'ai recueilli le témoignage de Yolande, jeune femme congolaise de RDC. Elle est arrivée en France en décembre 2018. Elle a obtenu le statut de réfugiée avec protection internationale en 2019. Aujourd'hui, elle vit au Havre, maman de deux jeunes enfants : Joanna, 4 ans et Léandre, 2 ans. Journaliste de profession, elle va entreprendre une formation de conseiller en « relation clients » à distance, et passer le baccalauréat.

J'ai rencontré Yolande à l'été 2022, alors que je célébrais la messe du dimanche à l'église de son quartier. Elle m'a demandé de faire mémoire de ses deux

SON AMOUR DE
SES PARENTS ÉTAIT
SA FORCE .

parents décédés, dont elle avait apporté les photos, placées devant l'autel. Son récit m'a touché ; son amour de ses parents était sa force ; sa foi profonde l'a maintenue vivante.

L'expulsion

Yolande est la onzième d'une fratrie de douze enfants, dont six filles. Son père était directeur d'école d'une mission catholique, située au centre de la RDC à 1 000 km de Kinshasa, la capitale. Sa mère était enseignante technique en couture. Ses parents ont fait faire des études à tous leurs enfants. Elle est diplômée en communication et production audio-visuelle. Elle a travaillé à la télévision nationale entre 2006 et 2015 comme journaliste et présentatrice d'une émission sur les différentes traditions et cultures congolaises. En effet, la RDC est constituée de 275 ethnies différentes.

« J'ai découvert, dit-elle, les richesses de l'âme congolaise. Dans le même temps, j'ai aussi vu la pauvreté, les douleurs des femmes qui vivent "avec rien", l'absence de système de santé, les enfants qui meurent de faim, cela m'a touchée au cœur. J'ai aidé autant que j'ai pu, en revenant dans les villages et les paroisses. »

Les émissions ont dérangé le pouvoir en place.

« Comment parler de la culture sans parler des gens qui souffrent ? » C'est un sujet éminemment

politique, sensible, au cœur de conflits ethniques et des luttes politiques.

Yolande a pris parti ; le résultat fut qu'elle perdit son travail, et se retrouva sans soutien aucun ; elle fut accusée d'outrage envers l'autorité supérieure.

« J'ai crié et personne ne m'a écoutée et soutenue. »

LES ÉMISSIONS
ONT DÉRANGÉ LE
POUVOIR EN PLACE .

Yolande fut sous la menace. Des personnes qu'elle connaissait furent massacrées. « Mon silence me rendait complice. Je ne me suis pas tue. Mon père m'a soutenue. » Elle fut contrainte de quitter son pays en 2015. Elle arriva au Paraguay, à l'invitation d'une communauté congolaise vivant là-bas, qui avait vu ses émissions à la télévision. Cette communauté Kambakua vit à Asuncion, la capitale. Ses ancêtres sont arrivés dans ce pays trois ou quatre cents ans plus tôt comme esclaves. Elle a des droits reconnus dans ce pays et cultive la terre. La particularité culturelle kambakua est même promue : elle est représentée au Parlement. Yolande a vécu pendant quatre mois dans cette communauté très croyante : « Quand vous chantez pour Dieu, vous êtes au ciel. »

La survie enracinée dans la foi

Elle revint en RDC en 2018. « Ma famille et mes amis me manquaient tellement. » Elle fut de suite inquiétée de nouveau : on lui reprochait d'avoir critiqué la RDC sur une télévision étrangère. Elle était chassée de partout ; elle ne pouvait pas fréquenter l'Église très surveillée, car l'archevêque était en opposition avec le pouvoir à ce moment-là, au sujet de la tenue de l'élection présidentielle.

Se sentant oppressée de toute part, en février 2018, elle écrit au pape François comme recours ultime. Elle reçut une réponse en novembre, avec invitation à l'audience publique le 24 à dix heures. Elle s'y rendit avec sa fille Joanna, née quelques mois plus tôt. Elle lui parla de la situation en RDC à cœur ouvert, « comme à un papa, » dit-elle : un président sanguinaire, des chrétiens tués, l'archevêque en danger.

Yolande quitta son pays, et arriva en France en décembre 2018. Elle se retrouve avec sa fille à la Gare de Lyon, dans la chapelle. La dame chargée de la fermer pour la nuit lui donne une adresse place d'Italie. Elle se retrouve ensuite dans un foyer d'accueil, tenu par un prêtre en Seine-et-Marne, où elle est aidée pour présenter son dossier de réfugiée. Pendant ce temps-là, elle est affectée dans un Cada (Centre d'accueil de demandeurs d'asile) au Havre.

Yolande se sent bien en France, accueillie et avec des amis autour d'elle, avec un logement pour elle et ses enfants. Son cœur, ses pensées, ses émotions, sont pour sa famille et tous les siens là-bas, qu'elle ne peut plus revoir. Elle

YOLANDE SE SENT
BIEN EN FRANCE,
ACCUEILLIE ET AVEC
DES AMIS AUTOUR
D'ELLE, AVEC UN
LOGEMENT POUR ELLE
ET SES ENFANTS.

est très redevable à l'Église catholique de son pays, car elle a su frayer un chemin de liberté pour les chrétiens face au poids écrasant de la tradition.

« Ma vie est une grâce. Je suis bénie. Chaque jour, même dans les moments

difficiles, je rends grâces, car je suis une survivante de la douleur. Je suis un témoignage de l'amour de Dieu. » Son père compte beaucoup pour elle, car il est une figure d'émancipation grâce à la foi, qui l'a fait grandir, ainsi que beaucoup dans son village et sa communauté.

Après ce long temps d'écoute et de partage, Yolande est pour moi le visage d'une croyante ancrée fortement dans la foi et capable de surmonter toutes les épreuves. Elle garde vivante la parole que le pape François lui a dite lors de son audience : « Les femmes sont capables de rendre la vie meilleure. » ■

Médiation en zone de conflit

Alexis Adam de Matharel

Cela fait maintenant vingt ans que je travaille dans l'humanitaire, dans des régions touchées par des catastrophes naturelles ou bien ravagées par la guerre. C'est à ce titre que la LAC me sollicite sur la question de la médiation dans des zones de conflit. Afin d'y répondre, je ne choisis pas un lieu malheureusement trop familier car si souvent traité dans les médias (Syrie, Ukraine, etc.) mais une île paradisiaque, moderne, européenne et qui a attiré deux millions de touristes l'an passé : Chypre.

Une île divisée

Cela fait une dizaine d'années que j'y vis et que j'en fais une base pour ma famille et moi-même. La vie y est douce et agréable et, si l'on est un touriste qui se contente de rester au bord des plages, il est bien difficile de deviner le passé douloureux de l'île mais aussi les tensions qui y perdurent. Il s'agit pourtant d'une île dans laquelle stationne encore un contingent de plus de mille soldats des Nations-Unies afin de préserver la paix et la stabilité. Sur-tout, il y a environ trente mille soldats turcs vivant dans des garnisons stationnées au nord-est de l'île, dans la partie occupée par les Turcs. Car Chypre reste une île divisée par une « ligne verte » avec, au sud-ouest, la République de Chypre, de langue et de culture grecques, membre de l'Union Européenne

À PROPOS DE L'AUTEUR

Alexis vit à Chypre. Il est engagé dans l'humanitaire depuis une vingtaine d'années et il travaille actuellement au Moyen-Orient. Marié et père de deux enfants, il est membre de l'équipe Précarité de la Mission de France.

depuis 2004, et, au nord-est, la République turque de Chypre, reconnue uniquement par la Turquie et une poignée d'États. Cette division a fait suite à l'invasion de l'île par la Turquie en 1974 après un coup d'État de la junte militaire au pouvoir en Grèce. Elle a provoqué le déplacement interne d'un tiers de sa population. Depuis, les Nations-Unies ont mené d'innombrables processus de médiation afin de tenter de résoudre ce que l'on appelle « la question chypriote », mais sans succès malgré quelques avancées.

Pour comprendre et analyser ces efforts de médiation, ses progrès et ses échecs, j'ai sollicité une amie anglaise, Fiona, installée depuis vingt ans sur l'île. Fiona a une position unique pour analyser la question chypriote puisqu'elle a été tour à tour journaliste économique couvrant cette question, puis membre des Nations-Unies, engagée au cœur des négociations et, actuellement, économiste et analyste géopolitique en appui à des organisations de la société civile ainsi que du corps diplomatique de plusieurs pays occidentaux.

Un désaccord sur les termes du conflit

La première question à poser est d'ordre méthodologique. Pour conduire une médiation, il faut tout d'abord définir les termes du conflit. Alors, qu'est-ce

POUR CONDUIRE UNE
MÉDIATION, IL FAUT
TOUT D'ABORD DÉFINIR
LES TERMES DU
CONFLIT.

donc que la « question chypriote » ?

Fiona :

« L'un des problèmes que pose la
"question chypriote" c'est de pouvoir

définir quel est le "problème chypriote" ! Pour les Grecs chypriotes, le problème réside dans l'invasion de l'armée turque en 1974, qui a coupé l'île en deux. Les Turcs chypriotes considèrent quant à eux qu'il s'agit de la volonté des Chypriotes grecs de les éradiquer. La difficulté réside donc dans le fait qu'ils ne parlent pas du même problème ou, en tous les cas, qu'ils n'en définissent pas les mêmes termes et qu'ils n'identifient pas les mêmes causes.

Pour les Grecs chypriotes, l'adversaire, c'est la Turquie en tant que nation. Pour eux, Chypre est une île grecque. L'invasion turque est la dernière d'une longue suite d'occupations étrangères (N.B. : l'île a été occupée durant toute son histoire, depuis les Romains jusqu'aux Anglais en passant par les Francs de retour des croisades). Pour les Grecs chypriotes, leur histoire a eu pour effet d'instiller l'impression d'être assiégés en permanence.

Pour les Turcs chypriotes, les adversaires, ce sont les Grecs chypriotes. La République de Chypre est devenue indépendante en 1960. Une constitution a alors été mise en place, avec une répartition des pouvoirs entre les deux communautés – avec un président issu de la communauté grecque et un vice-président issu de la communauté turque. Cela ne dura que trois ans. Le président grec – qui était aussi l'archevêque de Nicosie – suggéra treize changements dans la Constitution, ce qui mit le feu aux poudres et provoqua un conflit entre les deux communautés. Les Turcs chypriotes se déplacèrent alors dans des enclaves. Ainsi, dans une certaine mesure, l'île était déjà en partie divisée entre communautés dès 1964.

L'ÎLE ÉTAIT DÉJÀ
EN PARTIE DIVISÉE
ENTRE COMMUNAUTÉS
DÈS 1964.

Pour complexifier le problème on peut dire que les Turcs chypriotes se sentent à présent non seulement menacés dans leur existence par les Grecs chypriotes mais aussi par les citoyens venus de Turquie puisque la partie turque de l'île est à présent démographiquement significativement peuplée de colons turcs, dont la culture et la mentalité est plus religieuse et traditionnelle que celle des Turcs chypriotes. »

En bref, le problème... c'est qu'ils ne sont pas d'accord sur le problème à résoudre ! Cependant, il y a eu près de cinquante années de négociations. Fiona a été membre des Nations-Unies et engagée à ce titre directement dans la médiation de ce conflit de 2008 à 2016. Elle porte un regard critique sur le processus mené par les Nations-Unies :

« La défaillance structurelle du modèle des Nations-Unies est qu'il est fondé sur une approche des années 1970 : hiérarchique, descendante, avec les leaders des deux communautés, uniquement des hommes bien entendu, privilégiant leurs intérêts particuliers, en pensant toujours à leurs électeurs. Comme il y a au moins quatre parties engagées – la République de Chypre, la partie turque, la Turquie et dans une moindre mesure la Grèce –, il y a toujours l'une des parties qui a des élections à venir ! Lors des dernières négociations en 2021, où les parties étaient réunies en Suisse, et alors qu'il y avait une campagne présidentielle en cours en République de Chypre, il y avait des sondages qui montraient que les électeurs ne suivraient pas le président s'il acceptait des compromis. Les négociations étaient supposées être secrètes mais les Grecs chypriotes faisaient circuler des informations à travers les journaux afin d'influencer l'opinion.

Organiser des débats partout

L'une des raisons pour lesquelles les efforts répétés de médiation ont échoué est qu'il n'y a pas eu assez et qu'il n'y a toujours pas d'engagement notable au

IL N'Y A PAS EU
ASSEZ ET (...) IL
N'Y A TOUJOURS
PAS D'ENGAGEMENT
NOTABLE AU NIVEAU
DE LA POPULATION.

niveau de la population. Le modèle irlandais est instructif : il y a eu des efforts considérables dans les années 1990 et dans celles qui ont suivi pour organiser des débats partout dans l'île, ce qui a par exemple permis de préparer le terrain pour les accords du Vendredi saint de 1998. S'il y a un effort de conscienti-

sation des citoyens et des débats, si l'on permet aux sensibilités diverses de s'exprimer, cela permet de préparer le terrain pour que les leaders puissent prendre des décisions difficiles et pas forcément dans l'intérêt de leurs électeurs et de leur communauté respective.

L'une des difficultés supplémentaires à Chypre réside dans la mentalité des gens. Certains disent que, politiquement, Chypre appartient à l'Union européenne, mais que culturellement, c'est un pays du Proche-Orient. Or, dans

cette région, ce qui compte, c'est la loyauté au leader et inversement, pour ce dernier, c'est de rendre d'abord compte à son clan ou à sa communauté.

La mobilisation est aussi difficile parce que le problème existe depuis maintenant près de cinquante ans et qu'une fatigue s'est installée, accompagnée du sentiment qu'il n'y aura pas forcément d'avancées. »

Des avancées

Pourtant, en cinquante ans, il y a eu des avancées et la situation n'est pas restée complètement figée. Par exemple, lorsque je suis arrivé à Chypre il y a près de dix ans et que j'allais visiter la partie nord-est de l'île, je me gardais bien de le dire à mes amis grecs-chypriotes.

Aujourd'hui, il est plus facile de le dire. Surtout, lorsque je passe en voiture le point de passage entre les deux parties de Nicosie (la capitale, encore divisée), il me faut seulement une heure pour le traverser, preuve que les déplacements d'un côté à l'autre de l'île sont beaucoup plus fréquents et nombreux. Fiona :

« Avant 2003, il était impossible d'aller d'un côté ou de l'autre. L'ouverture vint d'une décision de l'administration turque chypriote, précédant l'entrée de Chypre dans l'Union européenne en 2004 et le référendum sur le plan dit Annan visant à la réunification de l'île (plan qui fut approuvé par les Turcs chypriotes mais rejeté par les Grecs chypriotes.) La société civile turque chypriote joua un rôle dans la décision d'ouvrir l'île à l'UE car elle voulait resserrer les liens avec l'autre communauté et entrer dans l'EU. Les Grecs chypriotes ont été en majorité longtemps réticents à utiliser les points de passage, car il s'agissait de présenter leur document d'identité dans leur propre pays. Mais avec la chute de la livre turque et des prix extrêmement compétitifs du côté turc de l'île, les Chypriotes grecs sont à présent très nombreux à passer de l'autre côté. Cela a amené les deux communautés à se côtoyer, parfois à se mélanger. Il y a encore dix ou vingt ans, il y avait peu de gens engagés dans des initiatives *intra* et *inter*-communautaires. À présent, de plus en plus de citoyens sont

engagés, particulièrement de la jeune génération. Dans le passé, des activistes pro-résolutions étaient victimes de campagnes de calomnie. On les accusait d'être des espions. C'est moins le cas aujourd'hui.

L'Union européenne a joué un rôle en soutenant et finançant de nombreuses initiatives de dialogues et de rencontres entre les deux communautés. Cependant, beaucoup de ces initiatives consistent dans des

LE PLUS EFFICACE,
CE SONT VRAIMENT
LES INTERACTIONS
ENTRE INDIVIDUS,
MULTIPLIER LES
OCCASIONS DE
RENCONTRES AFIN
DE FAIRE ÉVOLUER
LES MENTALITÉS.

conférences entre gens convaincus. En prenant du recul par rapport à tout cela, je dirais que ce qui me semble le plus efficace, ce sont vraiment les interactions entre individus, multiplier les occasions de rencontres afin de faire évoluer les mentalités et de produire un changement au niveau des sociétés grecque et turque chypriotes. »

Une dernière question pour Fiona. Elle qui est anglaise, qu'est-ce qui a bien pu motiver – et continue de motiver – toutes ces années d'engagement en faveur de la résolution de cette question. Fiona :

« J'ai joué plusieurs rôles. Comme économiste, j'ai d'abord travaillé à identifier les bénéfices économiques que pourraient tirer les parties d'une réunification. Puis j'ai été partie prenante des négociations au sein des Nations-Unies. À présent, je travaille en arrière-plan, en soutenant la société civile et conseillant les ambassades de pays influents parce qu'il me semble que c'est la manière la plus efficace d'avoir un rôle actif. J'ai perdu espoir dans une réunification ou une solution fédérale. Je crois plutôt à faire en sorte que les communautés, les individus vivent les uns à côté des autres et/ou avec les autres en bonne entente. Je continue à m'engager car Chypre est une petite île, que j'y connais tous les acteurs et que je peux avoir de l'influence. C'est une obligation morale. C'est aussi ma foi qui me pousse à m'engager ainsi. » ■

Former à la paix en temps de guerre ?

Cécile Dubernet

Face à la guerre en Ukraine, communautés chrétiennes, acteurs du développement, activistes non-violents et défenseurs des droits humains, nous nous sentons tous bien démunis. D'autant plus que nous comprenons cette violence comme l'expression la plus brutale d'une destruction massive de la vie sur la planète. Former à la paix dans un tel contexte peut paraître absurde. Pourtant, n'est-ce pas la guerre qui est folie meurtrière ? Au journaliste qui lui demandait s'il n'était pas fou de jouer du violoncelle dans la rue, en pleine vue des tireurs, Smaïlovic, le violoncelliste de Sarajevo, aurait répondu : « Pourquoi vous ne leur demandez pas, à eux, s'ils ne sont pas fous d'interrompre ma musique avec leurs tirs ? »

À Kyiv comme à Sarajevo, la guerre renverse notre sens du normal et de l'absurde. Elle réduit nos perspectives à un monde en noir et blanc. Les peurs, dont jouent dirigeants et médias, limitent nos capacités à questionner, à penser. On nous l'assène, comme on nous l'a répété contre le terrorisme ou les migrants : il n'y a pas le choix, notre protection passe par l'éloignement, l'affaiblissement, voire l'éradication de l'autre, source de danger.

LA GUERRE RENVERSE
NOTRE SENS DU NORMAL
ET DE L'ABSURDE.

À PROPOS DE L'AUTEURE

Cécile Dubernet est enseignante chercheuse à l'Institut catholique de Paris et Research Fellow à l'Institut Convergence Migration. Elle est membre de Justice et Paix France.

Éduquer à la paix en temps de guerre, c'est se faire le gardien, la gardienne, d'une autre tradition de pensée. Ou plutôt, de multiples héritages sur le vivre-ensemble, issus de différents continents, langues, religions et cultures. Même s'il est invisible, ou décrié, ce travail de transmission est essentiel. Dans ce contexte, l'espace de formation en lui-même offre un lieu de transformations remarquable. Je le vis depuis des années et c'est cette expérience que je souhaite partager.

L'intervention civile : une présence de paix

Depuis dix ans, avec des partenaires de terrain, je forme à l'Intervention Civile de Paix (ICP). Il s'agit de protéger des civils dans des zones de conflit

J'AI RENCONTRÉ
DES PERSONNES
EXTRAORDINAIRES
QUI PRENNENT LE
RISQUE D'ÊTRE
LÀ, DIFFÉRENTES
FACE À LA PEUR,
PARFOIS À LA HAINE
DÉCHIRANT LEURS
COMMUNAUTÉS.

sans autre outil que l'écoute, l'observation, l'analyse, mais aussi le dialogue, la médiation, la mobilisation d'outils éthiques et juridiques. C'est un engagement difficile, de longue haleine. Tout succès est fragile, rien n'est consolidé. Mais dans le cadre des formations que je coordonne et coanime¹, j'ai rencontré des personnes extraordinaires qui prennent le risque d'être là, différentes face à la peur, parfois à la haine déchirant

leurs communautés. Au plus près des enjeux de sécurité humaine, leur présence et leur circulation sur le territoire montrent qu'il existe des alternatives à l'escalade de la violence. Cette incarnation du respect de la dignité humaine, de l'État de droit, révèle bien des possibles.

Le plus intéressant dans ce travail est que les équipes d'intervention n'apportent dans la zone rien d'autre qu'une présence, dont tout l'objet est de retisser les lésions sociales. C'est un prêtre qui prend sa mobylette pour aller célébrer une messe dans un village cible de Boko Haram au nord du

1. DU Intervention civile de paix : www.icp.fr/formations/diplomes/diplomes-universitaires/diplome-universitaire-intervention-civile-de-paix ; pour mieux comprendre les principes de la protection non armée, voir : <https://interventioncivile.org>.

Cameroun. Ce sont des volontaires internationaux qui se relaient pour vivre dans une communauté guatémaltèque s'opposant à la destruction environnementale des groupes miniers internationaux, une médiation de nuit à Saint-Denis ou encore des patrouilles dans les camps de réfugiés. Prendre le thé, de façon répétée, pour écouter, écouter, écouter. C'est un sourire qui tient un peu dans le temps, une main qui invite, un regard qui humanise. En bref, poser des gestes qui font sens et réaffirment la dignité et la valeur de la vie.

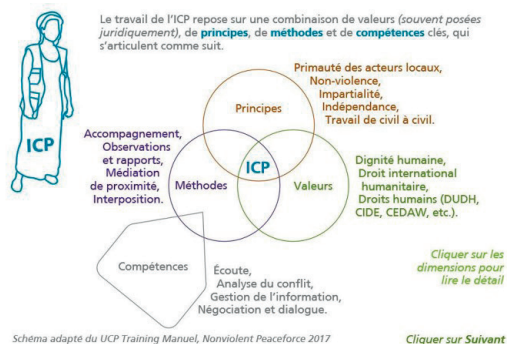
Une telle présence est puissante donc manipulable, par conséquent épuisante. Il est essentiel que ces personnes travaillent en équipe, soient soutenues, relayées, formées. Tout déploiement se prépare en amont. Dans des contextes très fluides, les espaces de réflexion, de formation, de débriefing, doivent être permanents. Car c'est là que l'expérience se partage, se réfléchit et que les possibles s'imaginent.

Former : travailler les peurs, s'ouvrir à l'altérité

Dans un métier qui comporte une part de risque, l'espace de formation est un lieu protégé, privilégié pour souffler. Extrait quelques heures ou jours du danger et des urgences, on peut alors baisser la garde et ralentir. Ce mouvement de retrait est essentiel. Accueil, bienveillance, confidentialité sont donc des clés pour créer un environnement chaleureux, qui permette de déposer ses peurs et ses doutes en authenticité : si possible un lieu beau, calme et riche d'accès à des ressources intellectuelles et spirituelles.

DANS UN MÉTIER
QUI COMPORTE
UNE PART DE
RISQUE, L'ESPACE
DE FORMATION EST
UN LIEU PROTÉGÉ,
PRIVILÉGIÉ POUR
SOUFFLER.

La formation en ICP se conçoit aussi comme un espace-temps de partage, à hauteur égale. Je forme toujours en binôme avec des personnes revenant du terrain. Mon expertise sur les différentes compétences nécessaires à la protection civile (indiquées dans le schéma ci-dessous) est théorique. Elle n'a de valeur qu'en conjonction avec celle de collègues de terrain. Plus important



encore, la parole des participants est expertise, expertise de vie qui permet un vrai croisement des savoirs.

La mise en situation est au cœur de l'expérience pédagogique. Souvent on joue une scène au centre d'un cercle de participants. Tous observent, tous

**LA MISE EN
SITUATION EST
AU CŒUR DE
L'EXPÉRIENCE
PÉDAGOGIQUE.**

savent qu'ils peuvent être appelés pour intervenir. La concentration est dense. En formation à la paix, on alterne beaucoup entre exercices intenses et débriefings approfondis. L'occasion pour chacun de s'essayer, de se risquer, de se rater et d'en rire aussi. Rentrer et sortir des scénarios violents permet

de trouver ses limites et ses forces. Une formation soutenue sur plusieurs jours fatigue. On fait plus d'erreurs. On apprend d'autant plus.

Cette année, une participante ivoirienne a souligné qu'étant arrivée avec ses expériences, elle repartait avec celles des autres. Nos étudiants gardent le contact. Le monde d'aujourd'hui le permet. La digitalisation transforme également nos pédagogies, avec des échanges de pratiques internationaux plus larges. Nous testons l'alternance entre présentiel et distanciel et cherchons un équilibre pédagogique entre exercices de retrait (lectures, silence, méditations, recherche), d'écoute et d'échange en Zoom, puis d'engagement corporel en présentiel. De tels scénarios éducatifs, qui combinent les ressources

de l'éducation universitaire et populaire, sont des chances pour travailler nos peurs et nous ouvrir à l'altérité. Car si la présence réhumanise l'espace, c'est aussi dans le silence et la réflexion personnelle que l'on peut grandir, en miroir de l'expérience. Un mouvement rythmé de tissage intérieur et extérieur.

Conclusion

Former à une présence de paix cela commence avec une démarche personnelle de relecture d'expérience, de mise en cohérence. Cela continue avec l'alternance d'espaces-temps de formation, en distanciel et en présentiel, nourris de lectures, de croisements, d'écoute.

Rencontre après rencontre, on tisse ainsi une communauté d'apprenants engagés dans leur terrain et connectés, capables de faire sens des violences environnantes. Invisible et fragilisée aujourd'hui, cette trame humaine est cependant essentielle pour tenir demain. Former à la paix est pour moi une évidence, car la résilience est faite de lien et de sens. ■

SI LA PRÉSENCE
RÉHUMANISE
L'ESPACE,
C'EST AUSSI
DANS LE SILENCE
ET LA RÉFLEXION
PERSONNELLE
QUE L'ON PEUT
GRANDIR.

Travailler à la réconciliation

Rachel Lamy

Comment oser parler de réconciliation et de pardon après un drame, une guerre, un attentat, un génocide ? Comment ne pas nier la nécessité cruciale de ce processus, par le constat que l'humanité continuera de se déchirer, tant que nous ne prendrons pas le temps de guérir les blessures du passé ?

En 2018, partie pour plus d'un an traverser une quinzaine de pays ayant connu des conflits armés, j'ai récolté d'innombrables témoignages pour répondre à ces questions.

Transformer le deuil en puissance de vie

Balkans, Proche-Orient, Rwanda, Inde, Brésil...

Ils ont été opprimés, menacés, violentés, témoins de l'assassinat de leurs proches. Certains ont été enkystés dans un état de sidération totale, d'autres submergés par un sentiment incontrôlable de haine et une soif de vengeance. Jusqu'au déclic provoqué par une rencontre ou, au contraire, par un mort de trop. « Il faut que ça cesse. Pour moi, pour l'autre qui n'est pas si différent de moi. Dans la souffrance, nous découvrons que nous avons le même cœur » me confiait Wajih, Palestinien, membre de l'association Parents Circle. Ce mouvement rassemble des parents d'Israël et de Palestine, qui ont perdu

À PROPOS DE L'AUTEURE

Rachel Lamy est auteure de l'ouvrage *Addicté à l'espoir. Mon tour du monde de la non-violence*, éd. Salvator, 2022.

Elle est diplômée de l'intervention civile de paix et formatrice aux Brigades internationales de paix.

un enfant ou un proche dans le conflit. Ils ont décidé de transformer leur deuil en une puissance de vie pour crier : « Ce que nous avons vécu, nous ne le souhaitons à personne. Il est grand temps de bâtir la paix ! » Ils vont ainsi témoigner auprès de jeunes dans des collèges-lycées.

Mais quel processus ouvrir pour œuvrer à la guérison collective ? Tout d'abord soulignons l'importance de la justice, pour que l'acte destructeur de vie soit condamné, et que la souffrance soit nommée, écoutée et reconnue. Mais, parfois, la condamnation de l'auteur des faits ou le dédommagement de la victime ne suffisent pas à cette dernière pour se réparer. De nombreux modèles ont ainsi expérimenté la justice restaurative ou réparatrice.

MAIS QUEL
PROCESSUS OUVRIR
POUR ŒUVRER
À LA GUÉRISON
COLLECTIVE ?

La réconciliation pour réparer

L'Afrique du Sud, à la fin de l'apartheid, a initié la commission Vérité et réconciliation, en s'inspirant des modèles précédents du Chili et de l'Argentine. Au Brésil, les Cercles restauratifs proposent des rencontres entre l'auteur d'un crime ou d'un délit, avec la victime et toutes les personnes indirectement impactées par l'acte qui a eu lieu, afin de trouver une réponse qui soit la plus réparatrice possible pour tous.

Au Rwanda, à la suite du génocide, de nombreuses associations ont proposé un travail autour de la réconciliation. Le cofondateur de Prison Fellowship, l'évêque Déo Gashagaza, a perdu sa famille durant le massacre. Il a proposé d'une part à des génocidaires en prison, et d'autre part à des victimes, d'ouvrir un chemin de réconciliation. Un ex-génocidaire témoigne : « Beaucoup ont refusé, par crainte de vengeance ou par honte de tout avouer. Ceux qui acceptaient ce processus devaient en effet, pour commencer, écrire une lettre à leur famille pour leur dire toute la vérité, avant d'envoyer une lettre aux familles des victimes. Beaucoup avaient nié avoir commis des crimes. Assumer la vérité était pour D. Gashagaza, une étape essentielle pour se réparer. Il nous appelait à prendre nos responsabilités. Nous devions ensuite

nous engager à montrer à ces familles où nous avons enterré leurs proches, pour qu'elles puissent ensuite organiser des funérailles dignes. J'ai accepté sa proposition. »

Après de longs mois de préparation, une rencontre a été organisée. Il y a eu des pleurs, des cris, des hurlements. Je l'interroge : « Alors, c'était un échec ? — Non, c'était une étape essentielle du chemin. »

Laisser ses blessures s'exprimer, prendre soin d'elles. Pouvoir se regarder, même de loin. Redonner un visage à l'autre. Le considérer à nouveau dans son humanité. Avec cet acte certes, mais non restreint à ce dernier. Il a fallu plusieurs tentatives de rencontres pour que les victimes laissent approcher ces tortionnaires. Il a fallu beaucoup de temps, d'accompagnement, de discussions. Jusqu'à la rencontre de cœur à cœur. Jusqu'au pardon. J'interpelle cet homme : « Quel impact le pardon a-t-il eu dans votre vie ? » Avec des yeux remplis plein de douceur, il me répond : « L'amour a pu reprendre toute sa place dans mon cœur. »

L'éducation communautaire à la paix

Peut-on ainsi faire cesser la violence ? Le pardon est-il l'unique chemin ? Cette association, après tout ce travail mené durant des années, a décidé de créer des « villages de réconciliation » pour témoigner que la réconciliation

C'EST À TOUTE LA
COMMUNAUTÉ DE SE
REMETTRE EN QUESTION
EN S'INTERROGEANT :
QU'AVONS-NOUS MANQUÉ
POUR QU'IL EN VIENNE
LÀ ?

est fondamentale. Ex-génocidaires, familles de victimes et immigrés ayant fui le génocide, vivent aujourd'hui ensemble. L'école offre une éducation à la paix aux enfants et chacun sait l'histoire des uns et des autres. Le directeur explique : « Le but n'est pas d'accuser ceux qui sont passés à l'acte,

mais de comprendre la dangerosité d'une propagande. Nous leur apprenons qu'ils sont tous frères et sœurs, et qu'ils doivent toute leur vie être alertés sur cette question. » Cela m'évoque la philosophie de peuples amérindiens : « Lorsqu'une personne devient auteur de crimes ou de délit, c'est à toute la

communauté de se remettre en question en s'interrogeant : qu'avons-nous manqué pour qu'il en vienne là ? »

Sommes-nous prêts à ce travail d'analyse et de prévention, puis de passage à l'action ? Il en va de la responsabilité de chacun et de celle des États d'impulser ce travail de fond. Ce qui m'a le plus marquée dans ce voyage, c'est de mesurer l'impact de telles blessures sur plusieurs générations.

Parfois pourtant, un pas peut provoquer un grand changement. Comme Rita, cette femme au Liban, qui est partie « affronter » un chef religieux réputé sanguinaire. Il l'a accueillie par cette question : « Ne sais-tu donc pas ce que l'on dit de moi ? » Elle a répondu : « Si, je le sais, mais je voulais quand-même vous rencontrer. » Peut-être faut-il de l'audace dans le pardon ? Retourner la situation.

Pardoner n'est pas excuser. Mais réenvisager l'autre dans son humanité. Pardoner n'est pas oublier ou se positionner comme inférieur. Cela permet au contraire de reprendre son pouvoir d'agir, en devenant à nouveau acteur de son destin. Pardoner n'est pas se condamner, c'est se libérer et libérer par son acte l'humanité blessée. « Le pardon est comme le papillon » disait Frère Jean-Pierre Schumacher, dernier moine de Tibhirine. « Si on le touche, il meurt. Mais s'il s'envole, la vibration de ses ailes aura un impact jusqu'à l'autre bout du monde. »

Rita, lors de sa rencontre, est restée trois heures debout face à cet homme pour écouter les blessures de sa communauté. Par la suite, il a accepté de travailler à la réconciliation. Aujourd'hui, les jeunes qui ont bénéficié de ce programme sont devenus parents et poursuivent ce travail de prévention.

Alors pour parvenir à la véritable réconciliation, que sommes-nous prêts à faire pour oser le pardon, à soi, avec l'autre, entre communautés, entre nations ? ■

PARDONNER N'EST
PAS EXCUSER.
MAIS RÉENVISAGER
L'AUTRE DANS
SON HUMANITÉ.

« Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix » (*Jean 14, 27*)

Olivier Bourion

Jésus va mourir. C'est son dernier repas avec ses disciples. Et nous l'entendons prononcer ces mots précieux : « Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix. » (*Jn 14, 27*)

Apparemment, qu'y a-t-il de plus banal que ces paroles ? La paix, c'est ce qu'on se souhaite à chaque instant dans les cultures du Proche-Orient, à tel point que ce mot en est même devenu une formule préfabriquée pour se saluer, pareil à notre « bonjour » : le *Shalom* hébreu ou le *Salam* arabe. On se souhaite la paix quand on s'aborde et quand on se quitte. Une paix qui n'est pas seulement l'absence de violence mais signifie aussi harmonie, prospérité et plénitude.

Une paix cadeau

Mais quand Jésus donne la paix, c'est bien plus que cela ; car il la donne au moment précis où il s'apprête à mourir, signifiant ainsi que sa paix est le trésor le plus précieux qu'il puisse léguer à ses disciples. Plus tard, après la résurrection, quand il dira « Paix à vous » (*Jn 20, 19.21.26*), il s'agira, cette fois encore, de bien plus que d'un simple « bonjour ». Jésus, en effet, ne se contente pas de souhaiter la paix comme on le fait d'ordinaire : il la donne par sa présence, comme il donne la Vie (*Jn 10, 28*).



À PROPOS DE L'AUTEUR

Olivier Bourion est prêtre du diocèse de Saint-Dié, membre d'une équipe de la Mission de France. Il est bibliste, ancien supérieur du séminaire de l'Institut catholique de Paris.

Contrairement à ce que pourrait laisser croire une lecture trop superficielle de ce passage, la paix de Jésus ne s'oppose pas à la paix du monde, comme s'il pouvait y avoir deux paix différentes : l'une profane, l'autre sacrée ; l'une humaine, l'autre divine. En réalité, la paix, comme l'amour et la joie, n'est jamais seulement humaine, mais toujours divine ! L'opposition se situe plutôt dans la manière de donner. Dans notre monde, la paix – ou ce qu'on entend par ce mot – est toujours le fruit d'un rapport de force, de type contractuel dans le meilleur des cas, unilatéral dans le pire. Elle n'est jamais donnée gratuitement mais, soit négociée par des partenaires de bonne volonté, soit imposée par un vainqueur à un vaincu. Ce dernier cas est bien celui de la fameuse *Pax romana* qui règne dans le monde méditerranéen au début du 1^{er} siècle de notre ère, au terme d'un siècle de guerres civiles, et qui sera d'ailleurs vite brisée dès 66 par la révolte des Juifs contre Rome. Cette paix n'est qu'apparente. Elle résulte en réalité d'une soumission des plus faibles au pouvoir en place, dans un système inégalitaire profondément violent.

On pourrait d'ailleurs se demander si la situation de nos sociétés contemporaines n'est pas semblable. Que signifions-nous quand nous disons que, depuis la Deuxième Guerre mondiale jusqu'à l'invasion récente de l'Ukraine, nous avons connu la paix en Europe ? Cette affirmation n'a rien d'évident, balancées que furent nos nations européennes entre la société libérale à outrance et le poids des dictatures totalitaires. De ce point de vue, le grand combat idéologique qui marque la deuxième moitié du XX^e siècle, entre l'« Ouest » et l'« Est », débouche sur un match nul : une paix sans égalité est tout aussi violente qu'une paix sans liberté.

Quand il donne la paix, Jésus, lui, la donne vraiment : sans condition, à tous et comme à des égaux. Elle ne dissimule aucun asservissement ni aucune concession. Ainsi, celui qui la reçoit ne sort pas seulement de l'insécurité mais il entre dans l'amour, la joie et surtout la liberté qui caractérisent les enfants de Dieu.

QUAND IL DONNE
LA PAIX, JÉSUS,
LUI, LA DONNE
VRAIMENT : SANS
CONDITION, À
TOUS ET COMME
À DES ÉGAUX.

Une paix par blessures

Or, paradoxalement, cette paix que donne Jésus est acquise au prix de la suprême violence : celle de la Croix. C'est en donnant sa vie que Jésus donne la paix. On pourrait même aller jusqu'à dire que l'expérience chrétienne ne repose pas sur une suppression de la violence, mais sur une violence inversée : désormais, c'est le plus fort qui donne sa vie pour le plus faible. Dieu ne se contente pas de prendre la condition des hommes, il se donne en sacrifice pour faire la paix avec eux et instaurer la paix entre eux tous.

Contrairement à ce qu'on entend souvent dire, le christianisme n'abolit donc pas l'idée de sacrifice. Au contraire, il la porte à son plus haut point dans le sacrifice unique de la Croix où Dieu, par son Fils, se donne tout entier, à tous et pour toujours. Ainsi, Jésus ne donne pas la paix en supprimant la violence mais en la dépassant par le don inconditionnel et inouï d'un amour qui, parce qu'il donne sa vie, triomphe de la mort. On comprend donc pourquoi, au moment des retrouvailles de Pâques, juste après avoir dit « Paix à vous », il montre ses blessures aux mains et au côté. Sa résurrection n'est pas une restauration de son état antérieur. Il ressuscite, mais dans un corps glorieux et blessé, lumineux et ouvert, qui continue à souffrir violence tout en donnant la vie. Les blessures ouvertes ne se refermeront pas. Le Ressuscité continue à être le Crucifié jusqu'à la fin des temps, à l'image de l'Agneau debout et immolé de l'Apocalypse (Ap 5, 6). Vivant, il continue à donner son souffle, son eau et son sang, c'est-à-dire tout son être (1 Jn 5, 6-8). La paix

LA PAIX CHRÉTIENNE
N'EST DONC NI UN VŒU
PIEUX, NI LE RÉSULTAT
D'UN SIMPLE CHEMIN
DE LIBÉRATION DE
LA VIOLENCE.

est acquise au prix d'une acceptation de la vulnérabilité totale, irréversible et inconditionnelle qui caractérise toute naissance et tout amour.

La paix chrétienne n'est donc ni un vœu pieux, ni le résultat d'un simple chemin de libération de la violence.

Elle est la reconnaissance sereine que tout est déjà donné par le Christ au prix du plus grand geste d'amour. Elle libère celui qui la reçoit sans le faire sortir

pour autant de l'aventure d'une vie, qui n'exclut pas la dimension tragique. À l'image de Jésus, elle n'évite ni le danger, ni le manque, ni la souffrance, ni la mort ; mais elle les traverse et les dépasse infiniment. C'est pourquoi, en même temps qu'il donne la paix à ses disciples, Jésus les avertit qu'ils auront à souffrir (*Jn 16, 33*), comme une future mère souffre au moment où elle transmet la vie (*Jn 16, 21*). En ce sens aussi, la manière dont il leur donne la paix est bien différente de la manière du monde. Cette paix reste mystérieuse et parfois guère visible. Il s'agit d'une paix malgré tout, qui résiste aux tribulations de l'histoire personnelle et collective.

Il faut bien reconnaître, d'ailleurs, que l'irruption du christianisme dans l'histoire de l'humanité n'a pas eu pour conséquence visible l'instauration de la paix ! Jésus lui-même avait prévenu ses disciples que la foi en son nom allait, bien malgré lui, semer la division (*Lc 12, 51-52*). Pour s'en convaincre, nul besoin de relire l'histoire des martyrs ou, à l'inverse, de publier un livre noir du christianisme. L'expérience de plus en plus banale des familles divisées par la question de la pratique religieuse suffit à montrer tous les déchirements, extérieurs et intérieurs, que peut entraîner l'appartenance au Christ. Un simple retour d'une messe de Noël, où une partie de la famille doit affronter les sarcasmes de ceux qui sont restés attendre le repas, et l'on se rend vite compte que personne ne nous laisse aussi peu en paix, en nous et entre nous, que Celui qui vient nous la donner ! Combien de fois le Prince de la Paix est venu gâcher, sans le vouloir, la magie de Noël et la paix des ménages !

COMBIEN DE FOIS
LE PRINCE DE
LA PAIX EST VENU
GÂCHER, SANS
LE VOULOIR,
LA MAGIE DE NOËL
ET LA PAIX DES
MÉNAGES !

Cependant, celui qui regarde en profondeur comprend combien l'expérience chrétienne authentiquement vécue peut constituer malgré tout un réel vecteur de paix. L'exemple des saints peut nous instruire, et tout particulièrement de ceux qui ont vécu dans sa plus grande radicalité la pauvreté de l'Évangile et le don d'eux-mêmes. Aucune violence ne peut plus naître de ceux qui ont réellement déjà tout donné, en fidèles disciples du Christ.

L'image de l'homme de paix, dans l'idéal chrétien, ne se réduit donc pas à celle du conciliateur. Il est un homme à nu, désarmé et blessé de partout, qui ne peut plus entrer dans la violence parce qu'il n'a plus rien à revendiquer ni à protéger.

Une paix par filiation

Ce décentrement qui rend libre, joyeux et pacifique n'est pas le résultat d'un simple travail sur soi-même : c'est un don reçu dans la gratitude de la foi qui tourne vers le Père. Dans le discours d'adieu de Jésus, c'est bien ce dernier mot qui permet de tout comprendre. Jusqu'au bout, Jésus tourne l'attention de

CE N'EST JAMAIS
EN TUANT LE PÈRE
QU'ON ÉVITE
LA GUERRE.

ses disciples vers le Père de qui provient toute vie. La paix qu'il donne n'est pas la sienne ; elle vient du Père et n'a pas de sens sans référence à lui. Si Jésus donne la paix, c'est comme Fils et en faisant de nous, à notre tour, des enfants du

même Père. Le don de la paix, en régime chrétien, ne résulte donc jamais d'un simple échange horizontal. Il s'agit d'une paix reçue qui fait entrer ceux qui l'accueillent dans une filiation commune sans laquelle la fraternité n'aurait aucun sens. Ce n'est jamais en tuant le Père qu'on évite la guerre.

Plus encore, le secret de la paix, c'est justement l'acceptation de la filiation. Car le rôle d'un père est triple : tirer vers le haut (« Tu peux y arriver, je te fais confiance ! »), ouvrir au monde (« Va vers tes frères ! ») et transmettre l'héritage (« Tu es le fruit d'une longue histoire ! »). Or, ces trois missions de la paternité interviennent de façon précieuse dans le travail de réconciliation qui conduit à la paix. La paix est en effet une réalité à trois dimensions : une dimension verticale (l'aventure spirituelle où l'on reçoit sa vie d'en haut), une dimension horizontale (l'harmonie retrouvée avec les frères) et une dimension temporelle (l'acceptation de ma propre histoire, personnelle et collective). Or, en nous tournant vers le Père, le Christ opère vraiment, sur ces trois plans, une œuvre de médiation. Grâce au don qu'il fait de sa vie, nous nous recevons d'en haut, nous ne formons plus qu'un seul corps et nous communions tous à la même histoire sainte.

Plus que jamais, nous ne saurions faire grandir la paix sans prendre le temps, humblement et sereinement, de relire notre histoire, personnelle et commune, en l'accueillant telle qu'elle est, avec sa beauté et ses turpitudes, à égale distance de l'autojustification et de l'autoflagellation. Il n'y a pas de paix possible pour celui qui ne fait pas d'abord la paix avec son propre passé, que ce soit à l'échelle des individus ou à celle des peuples. Jésus incarne parfaitement cette œuvre de réconciliation temporelle puisqu'il accomplit toute la vieille histoire d'Israël, pour la dépasser mais sans jamais l'abolir. L'homme de paix n'est jamais un homme de rupture, mais un homme de culture, héritier et transmetteur. C'est en assumant toute l'histoire de son peuple, sans rien en nier, mais en lui donnant son vrai sens, que Jésus devient par excellence le frère universel.

La paix, harmonie avec la création

Ces quelques points de réflexion à partir d'un simple verset du Nouveau Testament ne disent évidemment pas tout de ce qu'est la paix dans la Bible. On pourrait, par exemple, relire l'épisode du Déluge dans la Genèse (*Gn 6-9*) pour y découvrir une dimension essentielle de la paix : l'harmonie avec toute la création et le respect du vivant, symbolisé par l'interdiction de consommer le sang. Il faudrait aussi examiner comment le christianisme, en subvertissant la structuration hiérarchique qui marque toute société, ouvre un espace pour une nouvelle définition de l'humain, frère égal de son frère, sans laquelle aucune paix n'est possible.

Ce qui est sûr, c'est que, s'il nous donne la paix, Jésus ne nous laisse pas en paix pour autant. Car ce qu'il donne ne confère ni sécurité ni garantie. Il s'agit d'un chemin paradoxal qui invite à consentir à une forme de mort pour entrer dans la résurrection.

La paix chrétienne est le contraire de la tranquillité : elle est une force reçue de Dieu qui mobilise pour aimer, y compris dans les justes combats à mener en ce monde. Mais le choix des armes ne nous revient pas : c'est au Christ de nous indiquer comment nous battre, sans autre force que celle du

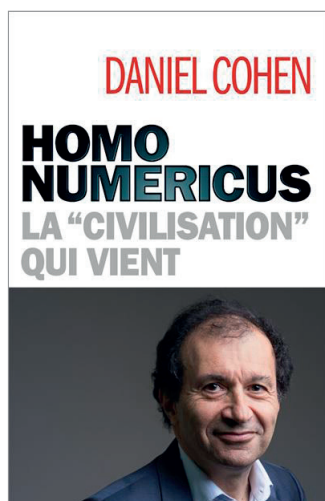
LA PAIX
CHRÉTIENNE EST
LE CONTRAIRE DE
LA TRANQUILLITÉ.

don de soi. Morts à nos sécurités et à nos réflexes de confort, nous devenons alors des hommes et des femmes désarmés, libres pour les vrais combats, ouverts au travail de la réconciliation avec nous-mêmes, avec les autres et avec Dieu. ■

Un livre, un auteur

*HOMO NUMERICUS. LA « CIVILISATION »
QUI VIENT DE DANIEL COHEN*
ALBIN MICHEL, 2022, 240 PAGES

Bernard Michollet



Dans *Homo numericus*, l'économiste Daniel Cohen se propose de penser « la révolution numérique [qui] est en train de provoquer une remise à plat radicale de la société et de ses représentations » (12). L'enjeu est celui de la pertinence d'un « capitalisme numérique » qui « dématérialise les relations humaines, les privant de leur chair » (13) dont le « paroxysme [est] la désintégration des institutions qui structuraient la société industrielle » (14). Pourtant cette révolution qui « explore une nouvelle manière de

vivre [...], celle d'une société se voulant à la fois horizontale et laïque » (15), reste une utopie enviable. Le propos de l'auteur consiste d'abord à dénoncer « l'illusion numérique » avant de plaider pour « le retour du réel ».

L'illusion numérique

Après l'homme de la société industrielle, devenu machine, « l'intelligence artificielle, c'est la machine qui devient humaine ». Ce basculement oblige à rappeler que « l'homme est corps et esprit, [que] la machine n'est ni l'un ni l'autre » (25). En s'appuyant sur les théories de l'esprit, l'auteur montre d'abord que l'homme surpasse tout animal supérieur par sa capacité à produire de la fiction, à « inventer un monde qui n'existe pas » (30). Le cerveau de l'homme est le siège d'émotions qui affectent son corps, dont on sait aujourd'hui qu'elles

sont déterminantes dans la constitution du sujet. L'intelligence artificielle, sans esprit, ni corps, ni sentiment, n'est qu'une « intelligence idiote » (40).

L'auteur poursuit avec la désillusion que constituent les outils numériques de la communication, cause d'un nouveau type d'addiction ayant pour conséquences la destruction du « capital social » des individus. « La société numérique [...] abolit les défenses critiques » (54) et par la sur-exposition de l'intimité « aboutit à une image de soi profondément déformée » (55). Ainsi naît une « société [...] sous surveillance » (59) avec des individus, citoyens, consommateurs ou acteurs économiques qui se plient, apparemment de plein gré, à un système de notation de leur vie. Ces mutations ont lieu sous nos yeux. Les inventeurs de la toile aux idéaux libertaires se sentent maintenant une vocation de capitalistes ! L'État régalien lui-même est attaqué à travers la création de monnaies virtuelles.

Avec « l'industrialisation des services » (70), tout ce qui ne requiert pas de rencontre physique est de plus en plus remplacé par le robot. Le phénomène envahit désormais la médecine. Sur le long terme, « la révolution numérique

**AVEC « L'INDUSTRIALISATION
DES SERVICES », TOUT CE
QUI NE REQUIERT PAS DE
RENCONTRE PHYSIQUE EST
DE PLUS EN PLUS REMPLACÉ
PAR LE ROBOT.**

va profondément reconfigurer la vie sociale » et « [entraîner] un lot incalculable de dégâts psychologiques et sociaux » (87). Son premier effet est l'accroissement des inégalités, dû à « la

révolution libérale de Reagan » (93). Le monde ouvrier en est la première victime. La conséquence en termes politiques est l'avènement d'un populisme extrêmement clivant non seulement socialement mais aussi culturellement. Ainsi s'« ajoute l'anomie politique à l'anomie sociale » (113).

Force est de constater que les réseaux sociaux « ne parviennent pas [...] à produire un véritable espace délibératif » (114). L'espace numérique est plutôt le lieu de la violence et de la diffusion de fausses informations. Son

fonctionnement affaiblit la capacité de jugement individuel du fait des « comportements moutonniers » (119). Le monde de la rationalité est supplanté par celui de la croyance.

LE MONDE DE
LA RATIONALITÉ EST
SUPPLANTÉ PAR CELUI
DE LA CROYANCE.

Le retour du réel

La promesse d'intelligence collective des débuts de l'Internet a tenu à l'illusion libérale qui veut qu'« une société peut s'auto-instituer en agrégeant des individus isolés » (131). Or l'histoire montre que toute société fonctionne avec des institutions et des rites. Le calcul rationnel, à la base du libéralisme économique, est pris en défaut car l'institutionnel n'est pas seulement fondé sur le contrat lié à l'intérêt.

Historiquement, quatre types de sociétés sont apparues : celles des chasseurs-cueilleurs (égalitaires et religieuses) puis celles du néolithique (hiérarchiques et religieuses), ensuite les sociétés modernes (hiérarchiques et laïques) et celles qui émergent (horizontales et laïques). « C'est de ce dernier type que la société numérique est en train d'accoucher » (147). La révolution numérique croise « l'illusion libérale d'une société conçue comme une collection d'agents solitaires et rivaux, interagissant par le seul intermédiaire du marché » (166) avec « la morale libertaire des années 60-70 » (167). La « société égalitaire qui ne croit qu'en elle-même, sans autorité transcendante, qu'elle soit religieuse ou civile » (168) apparaît alors comme ce quatrième type de société, inédit dans l'histoire de l'humanité.

Cette société invente « un nouveau régime de domination » (170) et de contrôle permanent des individus, favorise une « culture de l'entre-soi [qui] s'apparente à une forme de néo-tribalisme » (175) et signe « l'épuisement des grands mythes qui avaient porté le monde moderne » (176). Ainsi « la société numérique donne corps à cette mentalité postmoderne ».

Pourtant, il ne faut « pas enterrer trop vite les formes “archaïques” qui produisaient hier de la cohésion sociale, que ce soient les syndicats, les partis

politiques ou les entreprises elles-mêmes » (178). Là est la thèse de Daniel Cohen : retourner la puissance du numérique afin de la mettre au service du contrôle du capitalisme numérique lui-même et de la démocratie. « Ce n'est qu'en cherchant à rendre compatibles [...] horizontalité et cohésion, que les instruments numériques peuvent devenir utiles » (181). Opportunément (?), la nature se rappelle au souvenir des hommes postmodernes par les pandémies, la crise climatique pourtant prévisible, l'épuisement des ressources, même si le déni est à l'œuvre parce que la société est addictive à son modèle de consommation fondé sur la prédation de la nature.

Nous sommes en train de quitter le néolithique dans des bouleversements culturels gigantesques. La vie humaine ne trouvera de l'intérêt au numérique que si celui-ci ne se réduit pas à un moyen d'apporter de la productivité,

L'IDÉE QUE LE NUMÉRIQUE
POURRA TRANSFORMER
LE MONDE, EN PARTICULIER
L'ÉDUCATION, EST
UN LEURRE.

c'est-à-dire de déshumaniser les services. L'idée que le numérique pourra transformer le monde, en particulier l'éducation, est un leurre.

Daniel Cohen met ainsi vigoureusement en garde contre quantité d'effets pervers, pour l'humain, de la numérisation de l'ensemble de la vie des sociétés. L'idéal d'une société horizontale et laïque n'aura d'avenir qu'à condition de lutter « contre la double dissolution numérique du rapport à autrui et au monde réel » (234). ■

Résonances

LETTRE DE SIMONE WEIL À GEORGES BERNANOS

Alain Le Négrate

*Georges Bernanos et Simone Weil se sont tous les deux engagés dans la guerre civile en Espagne. Dans *Les Grands Cimetières sous la lune* (avril 1938), Bernanos, d'abord sympathisant du mouvement franquiste, rapporte les opérations sanglantes menées par les nationalistes espagnols à Majorque, avec la complicité du clergé catholique. La lecture du livre a suscité chez Simone Weil le désir de témoigner des atrocités commises par l'autre camp, sur le front de l'Èbre, en 1936. Bernanos a conservé cette lettre jusqu'à sa mort dans son portefeuille.*

Monsieur, quelque ridicule qu'il y ait à écrire à un écrivain, qui est toujours, par la nature de son métier, inondé de lettres, je ne puis m'empêcher de le faire après avoir lu *Les Grands Cimetières sous la lune*. [...] Je ne suis pas catholique, bien que – ce que je vais dire doit sans doute sembler présomptueux à tout catholique, de la part d'un non-catholique, mais je ne puis m'exprimer autrement – bien que rien de catholique, rien de chrétien ne m'ait jamais paru étranger.

Je me suis dit parfois que si seulement on affichait aux portes des églises que l'entrée est interdite à quiconque jouit d'un revenu supérieur à telle ou telle somme, peu élevée, je me convertirais aussitôt.

Depuis l'enfance, mes sympathies se sont tournées vers les groupements qui se réclamaient des couches méprisées de la hiérarchie sociale, jusqu'à ce que j'aie pris conscience que ces groupements sont de nature à décourager toutes les sympathies. Le dernier qui m'ait inspiré quelque confiance, c'était la CNT espagnole¹. J'avais un peu voyagé en Espagne – assez peu – avant la

1. La *Confederación nacional del Trabajo* d'inspiration anarchiste dominait le mouvement syndical espagnol (deux millions d'adhérents), situation tout à fait originale en Europe.

guerre civile², mais assez pour ressentir l'amour qu'il est difficile de ne pas éprouver envers ce peuple ; j'avais vu dans le mouvement anarchiste l'expression naturelle de ses grandeurs et de ses tares, de ses aspirations les plus et les moins légitimes. [...]

Quand j'ai compris que, malgré mes efforts, je ne pouvais m'empêcher de participer moralement à cette guerre, c'est-à-dire de souhaiter tous les jours, toutes les heures, la victoire des uns, la défaite des autres, je me suis dit que

ET J'AI PRIS
LE TRAIN POUR
BARCELONE DANS
L'INTENTION DE
M'ENGAGER.
C'ÉTAIT AU DÉBUT
D'AOÛT 1936.

Paris était pour moi l'arrière, et j'ai pris le train pour Barcelone dans l'intention de m'engager. C'était au début d'août 1936.

J'ai été en pleine campagne aragonaise, au bord de l'Èbre, puis dans le palace de Sitgès transformé en hôpital ; puis de nouveau à Barcelone ; en tout à peu près deux mois. [...] J'ai

reconnu cette odeur de guerre civile, de sang et de terreur que dégage votre livre ; je l'avais respirée. [...] Combien d'histoires se pressent sous ma plume... Mais ce serait trop long ; et à quoi bon ? Une seule suffira.

J'étais à Sitgès quand sont revenus, vaincus, les miliciens de l'expédition de Majorque. Ils avaient été décimés. Sur quarante jeunes garçons partis de Sitgès, neuf étaient morts. On ne le sut qu'au retour des trente-et-un autres. La nuit même qui suivit, on fit neuf expéditions punitives, on tua neuf fascistes ou soi-disant tels, dans cette petite ville où, en juillet, il ne s'était rien passé. Parmi ces neuf, un boulanger d'une trentaine d'années, dont le crime était, m'a-t-on dit, d'avoir appartenu à la milice des « somaten » ; son vieux père, dont il était le seul enfant et le seul soutien, devint fou.

Une autre encore : en Aragon, un petit groupe international de vingt-deux miliciens de tous pays prit, après un léger engagement, un jeune garçon de

2. Simone Weil avait fait un voyage en Espagne puis au Portugal en août-septembre 1935.

quinze ans, qui combattait comme phalangiste. Aussitôt pris, tout tremblant d'avoir vu tuer ses camarades à ses côtés il dit qu'on l'avait enrôlé de force. On le fouilla, on trouva sur lui une médaille de la Vierge et une carte de phalangiste ; on l'envoya à Durruti, chef de la colonne, qui, après lui avoir exposé pendant une heure les beautés de l'idéal anarchiste, lui donna le choix entre mourir et s'enrôler immédiatement dans les rangs de ceux qui l'avaient fait prisonnier, contre ses camarades de la veille. Durruti donna à l'enfant vingt-quatre heures de réflexion ; au bout de vingt-quatre heures, l'enfant dit non et fut fusillé. Durruti était pourtant à certains égards un homme admirable. La mort de ce petit héros n'a jamais cessé de me peser sur la conscience, bien que je ne l'aie apprise qu'après coup.

Ceci encore : dans un village que rouges et blancs avaient pris, perdu, repris, reperdu je ne sais combien de fois, les miliciens rouges, l'ayant repris définitivement, trouvèrent dans les caves une poignée d'êtres hagards, terrifiés et affamés, parmi lesquels trois ou quatre jeunes hommes. Ils raisonnèrent ainsi : si ces jeunes hommes, au lieu d'aller avec nous la dernière fois que nous nous sommes retirés, sont restés et ont attendu les fascistes, c'est qu'ils sont fascistes. Ils les fusillèrent donc immédiatement, puis donnèrent à manger aux autres et se crurent très humains...

Une dernière histoire celle-ci de l'arrière : deux anarchistes me racontèrent une fois comment avec des camarades, ils avaient pris deux prêtres ; on tua l'un sur place, en présence de l'autre, d'un coup de revolver, puis on dit à l'autre qu'il pouvait s'en aller. Quand il fut à vingt pas, on l'abattit. Celui qui me racontait l'histoire était très étonné de ne pas me voir rire. [...]

Vous parlez de la peur. Oui, la peur a eu une part dans ces tueries ; mais là où j'étais, je ne lui ai pas vu la part que vous lui attribuez. Des hommes apparemment courageux – il en est un au moins dont j'ai de mes yeux constaté le courage – au milieu d'un repas plein de camaraderie, racontaient avec un bon sourire fraternel combien ils avaient tué de prêtres ou de « fascistes »

OUI, LA PEUR A EU
UNE PART DANS
CES TUERIES.

– terme très large. J’ai eu le sentiment, pour moi, que lorsque les autorités temporelles et spirituelles ont mis une catégorie d’êtres humains en dehors de ceux dont la vie a un prix, il n’est rien de plus naturel à l’homme que de tuer. Quand on sait qu’il est possible de tuer sans risquer ni châtement ni blâme, on tue ; ou du moins on entoure de sourires encourageants ceux qui tuent. Si par hasard on éprouve d’abord un peu de dégoût, on le tait et bientôt on l’étouffe de peur de paraître manquer de virilité. Il y a là un entraînement, une ivresse à laquelle il est impossible de résister sans une force d’âme qu’il me faut bien croire exceptionnelle, puisque je ne l’ai rencontrée nulle part.

J’ai rencontré en revanche des Français paisibles, que jusque-là je ne méprisais pas, qui n’auraient pas eu l’idée d’aller eux-mêmes tuer, mais qui baignaient dans cette atmosphère imprégnée de sang avec un visible plaisir. Pour ceux-là je ne pourrai jamais avoir à l’avenir aucune estime.

Une telle atmosphère efface aussitôt le but même de la lutte. Car on ne peut formuler le but qu’en le ramenant au bien public, au bien des hommes..., et les hommes sont de nulle valeur. [...] Ces misérables et magnifiques paysans d’Aragon, restés si fiers sous les humiliations, n’étaient même pas pour les miliciens un objet de curiosité. Sans insolences, sans injures, sans brutalité –

ON PART EN
VOLONTAIRE, AVEC DES
IDÉES DE SACRIFICE,
ET ON TOMBE DANS UNE
GUERRE QUI RESSEMBLE
À UNE GUERRE DE
MERCENAIRES.

du moins je n’ai rien vu de tel, et je sais que vol et viol, dans les colonnes anarchistes, étaient passibles de la peine de mort – un abîme séparait les hommes armés de la population désarmée, un abîme tout à fait semblable à celui qui sépare les pauvres et les riches. Cela se sentait à l’attitude toujours un peu

humble, soumise, craintive des uns, à l’aisance, la désinvolture, la condescendance des autres. On part en volontaire, avec des idées de sacrifice, et on tombe dans une guerre qui ressemble à une guerre de mercenaires, avec beaucoup de cruautés en plus et le sens des égards dus à l’ennemi en moins.

Depuis que j'ai été en Espagne, que j'entends, que je lis toutes sortes de considérations sur l'Espagne, je ne puis citer personne, hors vous seul, qui, à ma connaissance, ait baigné dans l'atmosphère de la guerre espagnole et y ait résisté. Vous êtes royaliste, disciple de Drumont – que m'importe ? Vous m'êtes plus proche, sans comparaison, que mes camarades des milices d'Aragon – ces camarades que, pourtant, j'aimais.

LES HUMILIATIONS
INFLIGÉES PAR MON
PAYS ME SONT PLUS
DOULOUREUSES QUE
CELLES QU'IL PEUT
SUBIR.

Ce que vous dites du nationalisme, de la guerre, de la politique extérieure française après la guerre m'est également allé au cœur. J'avais dix ans lors du traité de Versailles. Jusque-là j'avais été patriote avec toute l'exaltation des enfants en période de guerre. La volonté d'humilier l'ennemi vaincu, qui déborda partout à ce moment (et dans les années qui suivirent) d'une manière si répugnante, me guérit une fois pour toutes de ce patriotisme naïf. Les humiliations infligées par mon pays me sont plus douloureuses que celles qu'il peut subir.

Je crains de vous avoir importuné par une lettre aussi longue. Il ne me reste qu'à vous exprimer ma vive admiration.

S. Weil ■

Lettre de Simone Weil à Georges Bernanos (1938)

Bulletin d'abonnement ou de réabonnement

à renvoyer à :

MISSION DE FRANCE / LETTRE AUX COMMUNAUTÉS – BP 101 – 94171 LE PERREUX-SUR-MARNE CEDEX

Nom

Prénom Année de naissance

Adresse

Code postal Ville

E-mail

Téléphone

Abonnement * Réabonnement *

* Mettez une croix dans les cases correspondantes

• Lettre aux Communautés ordinaire : 45 € de soutien : 50 €

• Offre pour les moins de 35 ans non abonnés 20 €

Je fais un don de :

..... €

Joindre au bulletin votre chèque, libellé à l'ordre de « MDF - Lettre aux Communautés ».

Le chèque de don doit être séparé de celui correspondant au réabonnement. Faire deux chèques séparés.

Ci-joint un chèque de : €

Legs : Le don de la vie... en héritage

La Mission de France est habilitée à recevoir des dons, donations, legs et assurances vie.

Pour que continue la présence d'Église qu'assure la Communauté Mission de France dans le monde d'aujourd'hui, vous pouvez léguer

tout ou partie de vos biens, étant respectés les droits des héritiers réservataires.

Association diocésaine, la Mission de France est exonérée de tous droits de mutation, que ce soit au titre d'une succession ou d'une donation.

N'hésitez pas à contacter l'économe de la Communauté
Mission de France : M. Luc Feillée au 01 43 24 79 58

LETTRE AUX COMMUNAUTÉS

Communauté Mission de France

BP 101 - 3, rue de la Pointe - 94171 Le Perreux-sur-Marne Cedex

Tél: 01 43 24 95 95 **Fax:** 01 43 24 79 55 **Courriel:** secretariat@missiondefrance.fr

Site: www.missiondefrance.fr

Directeur gérant: Henri VÉDRINE **Responsable:** Nicolas RENARD

Comité de rédaction: Henri VÉDRINE, Nicolas RENARD, Bénédicte DU CHAFFAUT, Bernard MICHOLLET, Guy PASQUIER, Patrick ROYANNAIS, Gersende de VILLENEUVE, Christophe ROUCOU

Relecture: Bernard MICHOLLET

Abonnements: Secrétariat Mission de France **Photos:** Communauté Mission de France

Réalisation: Sylvain SISMONDI - Agence Com&Sens - 30, boulevard du Roi - 78000 Versailles
- www.cometsens.net

Secrétaire de rédaction: Sylvain SISMONDI **Conception graphique:** Mathilda OUDIZ (Agence Kaolin)

Mise en pages: Sophie GAVOUYÈRE **Correction:** Matthieu GOURRIN

Impression: Chevillon, Sens (89) - Dépôt légal n° 469 / N° commission paritaire: 1126 G 85660

« S'il nous donne la paix, Jésus ne nous laisse pas en paix pour autant. Car ce qu'il donne ne confère ni sécurité ni garantie. Il s'agit d'un chemin paradoxal qui invite à consentir à une forme de mort pour entrer dans la résurrection. La paix chrétienne est le contraire de la tranquillité : elle est une force reçue de Dieu qui mobilise pour aimer, y compris dans les justes combats à mener en ce monde. »

O. Bourion



Communauté Mission de France
BP 101 - 94171 Le Perreux-sur-Marne Cedex
Tel : 01 43 24 95 95 - Fax : 01 43 24 79 55
secretariat@missiondefrance.fr - missiondefrance.fr